

Clara et William Charrière  
de Sévery – de Luz

1924

MADAME  
DE  
**CORCELLES**  
**ET SES AMIS**

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

# Table des matières

---

LES LETTRES.....5  
Ce livre numérique .....151



*Louise de Corcelles*

*Dans la charmante introduction<sup>1</sup> qui précède, M. F. Roger-Cornaz a fort bien caractérisé le captivant milieu où se mouvaient M<sup>me</sup> de Corcelles et ses amis ; il nous en a donné une vivante et très exacte peinture et nous le prions de trouver ici l'expression de notre sincère reconnaissance. Si, à tout prendre, l'image sympathique de M<sup>me</sup> de Corcelles, semblable à ces pastels d'autrefois ternis et décolorés par le temps, n'apparaît pas très en relief, cela résulte surtout de la rareté des sources où l'on pouvait puiser pour parler d'elle. Mais telle qu'elle se montrera dans les lettres qui suivent et dont une part a déjà paru dans La Vie de Société au XVIII<sup>e</sup> Siècle, il nous semble que le souvenir de notre aimable et lointaine amie était digne d'être conservé.*

*Nous donnons ces écrits un peu pêle-mêle, sans appréciations critiques, sans nous astreindre à*

---

<sup>1</sup> Cette introduction, n'étant pas dans le domaine public, ne peut être reproduite dans cette édition [note des éd. de la BNR.]

*un ordre chronologique pas toujours facile à suivre, et accompagnés seulement de quelques notes indispensables.*

*M. et M<sup>me</sup> William de Sévery.*

## LES LETTRES

*La première lettre que nous citons est celle de M<sup>me</sup> d'Aubonne, apprenant à ses amis de Sévery son second mariage, avec M. Polier de Corcelles<sup>2</sup> :*

Je vous regrette beaucoup, mon cher Sévery, et votre aimable femme, parce que je vous suis attachée à l'un et à l'autre, on ne peut davantage. Je viens encore vous en assurer par ce billet et vous dire que je pars demain, mais ce que je veux que vous appreniez de mon amitié avant que le public

---

<sup>2</sup> Dans une lettre écrite de La Haye, en 1767, par la Comtesse Golowkin, nous lisons le passage suivant sur le second mariage de Louise de Saussure avec Jonathan Polier de Corcelles qui ne passait pas pour être d'un commerce facile.

« J'ai appris une nouvelle de Lausanne qui m'a fait beaucoup de chagrin ; c'est celle du mariage de notre amie, M<sup>me</sup> d'Aubonne. Je ne m'y attendais que trop et j'en étais persuadée même avant que de partir. Je fais bien des vœux pour son bonheur, quoique je doute malheureusement qu'il soit grand. »

vous en instruisse, c'est que j'unis mon sort à celui de Saint-Germain, que je j'emmène avec moy après avoir passé quelques moments dans l'église. J'espère que vous voudrez bien, du milieu de vos bois, nous donner votre bénédiction et nous accompagner de vos vœux. Les de Saint-Cierge vous conteront tous les détails de mon embarquement ; dans ce moment j'ay le cœur trop serré pour causer avec vous. J'abrège donc mes adieux et vous prie, mes chers amis, de m'aimer, d'accorder la même grâce à mon compagnon de voyage et de songer qu'au midi comme près du lac Léman, je vous suis à tous les deux, bien sincèrement et bien tendrement acquise.

L. D'AUBONNE.

Lausanne, ce 20 octobre 1767.

*Quels motifs attiraient les de Polier dans le midi de la France, nous l'ignorons. Un an après, M<sup>me</sup> de Corcelles étant à Montauban écrit ces lignes aux de Sévery.*

Montauban, ce 29 avril 1768.

Mes chers amis Sévery, que je vous aime de penser à moi et de me venir chercher au fin fond de

ces provinces ; vous avez raison cependant de croire que vous me trouverez partout très empres-sée à vous entendre ; très occupée de vous, très impatiente de vous rejoindre, de me revoir entre ce mari et cette femme et Wilhelm sur mes genoux ; c'est là le très grand plaisir que j'aurai avant qu'il soit un mois. Il me semble que nous sommes au bout du monde ; effectivement cette ville est très éloignée de la nôtre ; on y parle bien gascon et si je vous reviens mettant les *b* pour les *v* ne vous en étonnez point. Une chose qui me chagrine c'est qu'il n'y a pas, dans ces contrées, de ces gros ridicules à fionfion ; les François ne se livrent point à leur naturel avec la même liberté que les Anglois, ce qui les rend moins originaux. Ma récolte de ce côté-là sera très mince, mais je vous rapporterai une bonne réjouie de santé, et la meilleure disposition possible pour jouir de votre société. Je ne regrette point tout ce que vous avez eu de brillants amusements ; fêtes et bals ne sont pas à mon gré ce qui réjouit le plus ; mais jaser comme des commères, les coudes sur la table, en toute liberté, s'arracher les morceaux et les paroles de la bouche ; dire cent bêtises sans choix et sans crainte, voilà mes chers amis, ce que j'appelle la vie, et je me ressouviens que nous savions très bien la passer ainsi ensemble, et ce ressouvenir me

ramène toute affriolée auprès de vous. Mon cher Sévery, vous reprendrez le chemin de ma chambre sans craindre qu'on vous dise : *How do you do, sir ?* avant qu'il soit peu ; vous y serez reçu par deux chrétiens qui vous sont bien acquis.

Nous n'avons pas eu aujourd'hui le bonheur d'entendre jurer dans notre patois, mais celui de rencontrer un monsieur qui avait été à Lausanne il y a deux ans, qui nous a demandé si nous connaissons la maison Bercher où il avait accompagné M<sup>me</sup> Blaquièrè, sa cousine, et vu du beau monde. Non, mon cher amy, je ne jetterai point mon bonnet par dessus les moulins pour le mariage de votre belle-sœur<sup>3</sup>, il ne m'a point surprise. Daignez en faire nos compliments dans la maison Chandieu, je vous prie. Je souhaite de tout mon cœur qu'il fasse leur bonheur. Corcelles me charge de vous dire à tous les deux les choses les plus empressées de sa part. Il est bien de moitié du plaisir extrême que je me fais de vous écrire ; il est très sûr que nous sommes venus apprendre dans ces pays à aimer le nôtre ; n'ayant trouvé nulle part une société aussi agréable que celle de Lausanne,

---

<sup>3</sup> M<sup>me</sup> de Nassau, née de Chandieu.



cette conviction vaut bien la peine de faire cent lieues pour se la donner.

Votre lettre, mon cher Sévery, était charmante et nous a fait bien rire. Je me représente la dame de Morges sur les épaules de la Goumoëns ; nous lui ferons jouer cette scène quelques fois. Adieu, mes chers et aimables amis. Je trouve charmant de n'avoir plus à attendre des lettres et d'aller au devant de tout ce que votre amitié voudra bien me dire. J'abrège tout ce que celle que j'ai pour vous m'inspire, me réservant de vous l'exprimer tout mon saoul en vous voyant ; recevez cependant, madame et monsieur, de tendres caresses sur ce papier en attendant mieux. Je puis bien vous jurer un gros juron que je suis toute à vous : Sendis<sup>4</sup> ; n'en doutez pas, car je veux que l'arc-en-ciel me serve de ceinturon, si cela n'est pas vrai.

L. DE C.

*À propos de ce voyage dans le Midi, nous citons encore ce billet ; il est daté de Corcelles.*

Il faut avouer, ma chère amie, que ce Daupiné (sic) est autant pour nous une source d'amuse-

---

<sup>4</sup> Sang de Dieu.

ments que de soucis rongeurs ; votre mari et St-Cierge ont dit à ce sujet des choses si plaisantes que j'en pâme de rire toute seule ; vous êtes charmante de me les rendre aussi parfaitement qu'en vérité c'est comme si je les entendois et voyois leurs mines, et leurs gestes ; la nouvelle face sous laquelle notre cher Sévery envisage cette *masse qui plus elle a de trou moins elle pèse*<sup>5</sup> est unique. Je pense bien différemment de lui, ma chère madame, et je dis dans la sincérité de mon cœur : *ah ! plus elle a de trou plus elle me pèse* ; je crois que la petite femme et vous ne me dédirés pas. J'ai donc reçu votre lettre ce matin par Montpreveyres, avec l'invitation de la comtesse<sup>6</sup>, à laquelle je réponds que je ne puis aller encore de quelques jours, vu nos affaires qui nous retiennent. J'en appelle à notre ami Sévery qui a été sur les lieux et qui sait combien nous avons affaires ; d'ailleurs j'attends demain à dîner M<sup>me</sup> de Carouge et compagnie ; cependant ma chère amie, non pas lundi, mais dans 3 ou 4 jours, nous retournons en ville ; quelle fortune si nous vous y trouvions encore. J'aime beaucoup M. Tissot de vous y retenir

---

<sup>5</sup> Allusion à l'accent méridional.

<sup>6</sup> De Champagne.

dans l'eau. Jugez quelle différence pour nous de vous avoir sous la main pendant nos grandes aventures ; je suis très fâchée de ne pouvoir vous accompagner lundi, car il faut que vous y alliez, en vérité, il le faut. M<sup>me</sup> d'Hermenches en sera et vous tiendra *soley* comme disent nos païsans ; nous avons Villars et Langalerie que je trouve tous deux changés à leur avantage. Ce pauvre gros Brunet vous ferait fendre le cœur lorsqu'il parle des maux qu'il a endurés en Corse et d'être exilé à son retour de la maison paternelle ; je lui ai dit que je trouvois bien cruel qu'il fut comme expatrié pour l'amour d'un faquin comme Dutoit<sup>7</sup> qui se gobergeoit à la Chablière aux dépens de ses dupes, tandis que lui n'avoit pas de quoy reposer sa tête ; il m'a paru un peu revenu de ses travers et dans de bonnes dispositions, il n'a rien répliqué à ma petite déclamation ; peut-être à force de caresses pourrons-nous le ramener.

---

<sup>7</sup> Il s'agit de Dutoit-Membrini, directeur de la secte des « Âmes intérieures », celui dont parle M<sup>me</sup> de Corcelles était sans doute un de ses prosélytes. Dutoit vécut à la Chablière, chez M<sup>lle</sup> de Locher, baronne de Coppet, de 1769 à 1771, année du décès de cette dame.

Mercredi fut un jour enchanté pour nous, il faisait beau ; notre Sévery arrive, paf ! sans que nous l'eussions espéré ; nous lui faisons voir tous nos cabinets, il en trouve à sa fantaisie, choisit le sien et le vôtre, regarde partout en connaisseur ; nous aide, nous conseille ; enfin, tout ce bonheur fut court, mais fut charmant ; remerciez-le encore de notre part de nous l'avoir procuré, je vous en prie. Maillard est à nos plafonds, parce qu'il a trouvé la maison Bioley toute sens dessus dessous de la mort du père. Bonsoir, ma chère amie, je vous embrasse tendrement et suis à vous.

L. DE C.

Ce samedi (1769).

Madame de Sévery, née de Chandieu, rue de Bourg, à Lausanne.



*Catherine de Sévery*

Lausanne, le 10 août 1769.

Je ne me soucie point de ce mois d'août, ma chère amie, puisque tant qu'il durera nous ne pouvons tout voir, mais vienne celui de septembre, nous nous promettons bien, Corcelles et moy, qu'il ne se passera pas que nous n'ayons bel et bien couché à Sévery, j'en jure ma foy, car au bout du compte, pourquoi ne ferions-nous pas une fois quelque chose d'agréable. Qu'est-ce que la vie avec ses cent mille obstacles ; je n'y comprends rien, en vérité, et remarque que pour tout ce qui est ennuyeux rien n'arrête et va facilement. Ne voilà-t-il

pas, ma chère amie, une belle braillée, ne vous fait-elle pas plaisir ? pour moi, elle me soulage. J'avoue que j'ai toujours sur le cœur d'avoir été si près de Sévery sans avoir pu arriver jusqu'à vous. Nous voici un pied en ville et l'autre à Corcelles ; la charmante attitude, je ne sais même si elle est trop décente ? Bref, vendredy nous serons dans nos terres bien loin du bruit de la ville ; cependant la comtesse s'y délecte ; elle est venue s'établir à la petite maison de Callemberg au bord du lac. Pour se baigner ? direz-vous. Non, pour être plus près de la ville, de cette ville adorable.

Mon cher Sévery, vous êtes en colère, je le vois d'icy, et vous avez raison ; d'un autre côté la M... renvoie sa fille, par ami que Dieu conduise, et reste en Bourgogne pour aller ensuite en Lorraine, au camp de Saint-Nicolas, où M. de Choiseul doit venir, le tout pour l'avancement de ses fils ; il me vient une idée, c'est que vous devriez, mes chers amis, aller courir à ce camp de Saint-Nicolas faire votre cour pour Wilhelm (âgé de deux ans) ; voilà comme de bons parents se conduisent. À propos, je l'ai vu ce marmot, bien coquin, bien fort, à Mex, où nous fûmes de Bussigny. Vous me demandez si tendrement de mes nouvelles, mes chers amis, qu'il y aurait réellement quelque douceur à souffrir pour être plainte avec tant d'amitié. Depuis

quatre ou cinq jours il me semble que je suis mieux ; cette bonne chaleur non interrompue me réussit, pourvu qu'à la première pluie je ne reprenne pas mes misères. J'ai attendu tous ces jours-ci M. de Chandieu, il reste au Sable pour me faire enrager. Eh bien, je vais lui écrire là pour lui faire, tant bien que je pourrai, ma petite proposition. Les Saint-Cierge sont à Bettens ; ils nous ont laissé leurs enfants qu'ils viendront reprendre bientôt. De Crousaz est arrivé avec sa dame flamande, grande et brune, l'air assez honnête, toute établie dans la maison Secrétan. De Crousaz a une augmentation de 600 L. de pension : il me semble qu'on les a mis dans ma poche, tant j'en suis aise...

Ma chère madame, s'il plaît à Dieu, nous ne ferons l'hiver prochain que ce qui nous plaira. Je trouve qu'après tout ce que nous avons essuyé au sujet de l'assemblée, nous ne sommes tenus à rien vis-à-vis de qui que ce soit ; il faut, à notre tour, être rétives et dures. M. de Goumoëns est comme un lion dans notre parti et m'a fort exhortée à devenir méchante. Ce que vous éprouvez à vos yeux, ma chère amie, est un effet très ordinaire des maux de nerfs ; mais j'imagine combien cela dérange vos occupations favorites ; peu de lectures, peu d'ouvrages, ménégez vos prunelles, je vous en prie, et lorsque vous y penserez le moins elles re-

viendront dans leur état naturel. Je vous tiens bien compte de la bonne lettre que vous m'avez écrite en dépit du nerf optique. Il faut que nous allions tous quatre l'été prochain à Plombières. Ma cousine et son amie se portent à ravir et s'y amusent parfaitement. Je regrette que vous n'ayez pu faire cette cure. La M... les a tourmentées ; j'espère qu'elle aura, l'année prochaine, d'autres allures et dans un pays bien éloigné ; on fait actuellement à Bujard, qui épouse sa servante, un charivari qui dure depuis Saint-François jusqu'à la Mercerie.

Mon cher Sévery, vous êtes très sage d'avoir une belle santé, par grâce, continuez et écrivez-moi toujours de petits mots. Je vous bavarderai bien depuis Corcelles si vous avez la patience de me lire. Je crois que Marianne<sup>s</sup> ira à Moudon ; elle est un peu languissante, c'est en vérité une aimable fille que cette chère Marianne. Vous avez su les douleurs de M<sup>me</sup> de Sullens au départ de Montbarry ; elle a tant pleuré, cette chère amie, voilà ce qui s'appelle un bon cœur, un cœur tendre, tout ce qui l'entoure doit être bien heureux : que ne suis-je seulement sa belle-fille ! Mon cher Sévery, vous avez l'esprit bien aigri, je le vois d'ici.

---

<sup>s</sup> De Diesbach de Carouge.



M. de Mazerolle est arrivé à Mex, vous en pensez ce qu'il vous plaira. M. de Rippert est toujours prodigieusement à la mode, dans certains quartiers ; de fait, il est beau, grand, bien bâti et très malade, un autre encore est survenu qui est brun, petit, l'air espagnol, parlant très bien le français, celui-là est presque mort d'un côté ; le pauvre cher Tillière, par dessus tous ses maux, a eu une fièvre chaude pendant trois jours, il a couru les champs, il est mieux, la duchesse aussi !

La mère de M<sup>me</sup> de Murat est venue voir sa tante, cela fait une suite non interrompue et une chaîne qui nous ramènera, j'espère, le président ; Corcelles est tout confondu d'amitié et d'attachement pour vous, mes chers amis, et vous dit bien des choses ; vous savez comme je vous aime et que c'est absolument très décidé que je suis à vous.

L. DE C.

Quoi, ce lundi que j'attendais avec une si vive impatience ne vous amènera point, mes chers amis ! Je crains que vous ne me renvoyiez et meniez par le nez longtemps. Daniel m'a flattée en me disant que vous ne tarderiez pas, mais c'est qu'il n'est pas au fait des projets de la « chambre »

et ne connaît que ceux de l'écurie. Je fus lundi à Mon-repos où il y eut un monde prodigieux et une foule d'étrangers. La Montolieu se garda « la grande croix » pour la partie. Je fis un nœud à mon mouchoir pour le lui rendre et pas plus loin que hier, j'eus ce plaisir. De Crousaz me fit dire ce matin que M. de Vormener viendrait me voir à 5 heures, si je le voulais bien. J'assemble deux douzaines de pêches, 6 dames et 13 cavaliers et voilà une petite soirée bâclée ! La Montolieu arrive de bonne heure la gueule enfarinée. Serviteur, « la grande croix » ne fut point pour elle, elle eut trois hommes, mais pas Monsieur de Vormener : il faut bien vivre de ces misères-là, à la ville, car pour nous, chers de Sévery, nous avons des plaisirs plus nobles, plus honnêtes ; vous vous rappelez, mes chers amis, que vous êtes invités à souper chez nous en arrivant. J'approuve fort que votre femme grosse ne coure point faire des visites en cabriolet, aux environs, sur les pierres, car si je ne me trompe, ces Champs-Élysées, où Sévery nous mena promener galamment un soir, avec M<sup>me</sup> de Cottens, avaient quelques cailloux ; Drine est très bien, St-Cierge chasse à Bettens, sa petite femme vous dit mille tendresses et Corcelles ose en dire autant. Pour moi, je vous embrasse tendrement tous trois de cœur et d'âme.

Ce mercredi.

Ma chère amie, il y a une petite compagnie à la maison aujourd'hui en l'honneur de la jeune Roël et des amies de madame sa mère. M<sup>lle</sup> de Villardin en sera et dira avec le clavecin quelques rondeaux. Cela n'est point un concert, cependant si ce brin de musique peut vous amuser, faites moy l'amitié d'y venir. Je n'aime rien faire sans vous parce que je vous aime tendrement.

Ce mardy 21.

Tous ceux, ma chère et aimable amie, qui m'apportent vos lettres ne retournent jamais à Sévery. J'ai beau presser Auboin de me fournir des occasions, il est sourd à mes prières et il me faut toujours passer par M<sup>me</sup> Martin<sup>9</sup> pour venir jusques à vous. Je vous dirai que les St-Cierge arrivent demain pour tout à fait. J'espère que cette prudence de ne point risquer d'être enfermée à la campagne vous sera d'un très bon exemple et que vous n'achèverez pas à Sévery les trois grandes

---

<sup>9</sup> Une commissionnaire qui allait souvent de Morges à Sévery.

semaines que vous comptiez d'y rester à la date de votre dernière lettre. J'avoue que ces 21 jours dont vous me menaciez, me firent tomber les bras. Nos Bressonaz viendront aussi bientôt. Voyez quelle jolie vie nous mènerons ensemble ; peut-être voulez-vous éviter la présentation du Baillif, la cavalcade et tout ce train-là, alors il n'y aurait rien à dire, car je voudrais que tout cela soit passé et à cent lieues de nous. Ce sera le 29. En attendant St-Cierge et Corcelles pour s'amuser en partie vont jeudi à Moudon présenter leur Baillif. Le Brigadier est parti, mais malheureusement il a tant sermonné la Montolieu que je crains qu'elle n'en fasse son profit et que notre cher Sévery ne puisse lui faire sa harangue là-dessus. J'en serai désolée, car bien sûrement elle aurait écouté tranquillement et en parfait mannequin. Je n'avais pas achevé mon farçon<sup>10</sup> dimanche que je vois entrer dans la chambre à manger un Monsieur en uniforme, petite physionomie italienne, une lettre à la main et moy de m'étonner et de cacher mon étonnement par mille révérences ; Corcelles de décamper. C'était un comte Garoni de Milan, parent de M. Beccaria qui veut faire imprimer un manuscrit fort hardi sur la

---

<sup>10</sup> Chou farci avec épinards et marrons.

politique qu'il n'ose pas confier à la presse de Milan. Daniel de Seigneux qu'il connaît lui avait donné cette lettre qu'il tenait à la main, dans laquelle il me le recommande comme un homme savant, spirituel, aimable. Il n'a pas l'air d'avoir 30 ans, il a servi longtemps et parcouru presque toute l'Europe. Ce pauvre jeune homme arriva ici samedi au soir, ayant eu grand'peine à passer les monts et dimanche à son réveil il reçoit la nouvelle que son père est mort d'apoplexie, si bien que sans se débotter, lundi il est reparti avant jour pour retourner sur ses pas et regrimper le Mont Cenis ; il dit qu'il reviendra dans un mois pour suivre à son projet d'imprimer. Voilà ma petite histoire ; tandis qu'auprès de mon feu il me parlait des ouvrages de M. de Beccaria et des siens, je pensais tout bas : ah ! que M<sup>lle</sup> Bouillé serait transportée de s'entretenir ainsi avec un ami de Beccaria. Hélas ! moi, pauvre ignare, je disais : le moindre grain de mil ferait bien mieux mon affaire !

À ça, ma chère amie, je suis chargée de la part de Madame de Mézery de permettre que M<sup>me</sup> de Crousaz, sa belle-fille soit reçue à la société du dimanche, elle le désire fort, mais elle ne voudrait pas que la chose put déplaire à aucun des individus. La Marquise, à qui elle en a fait le compliment, comme aux autres, veut prendre le tout sur

elle à ce que j'ai sçu sous-main, et dimanche elle tient la Société et fera une harangue aux dames sur ce qu'il est naturel d'amener ses filles. J'avoue que cela m'est indifférent, il y a si peu de mères ! Il n'y aurait que les Montolieu qui pussent se plaindre et encore le cas est différent ; M<sup>me</sup> de Crousaz-Bottens est un dérivé de M<sup>me</sup> de Mézery et Lolo un dérivé de la Marquise, mais vous conviendrez que les Montolieu n'étant dérivés de personne, or s'il arrive quelque brouillerie à ce sujet, tout tombera sur la Marquise puisque sans dire gare elle prend le tout sur elle, à la bonne heure ; si M. de Montolieu veut prendre la chose militairement, la Marquise lui tiendra tête et l'affaire se passera en champ clos. Je ne réponds pas qu'elle n'y perde quelques boutons, voilà le pire qui puisse lui arriver.

Dimanche.

Je n'entends plus la voix de « Brin-Brin »<sup>11</sup> ; je ne vois plus entrer le libertin, il ne pend plus son chapeau à mon clou ; nous ne regardons plus ensemble par la fenêtre, et vous, ma chère amie, je n'ai plus l'espoir de rencontrer vos yeux et de leur

---

<sup>11</sup> Nom badin donné à M. de Sévery.

parler avec les miens de tout ce qui se présente ; enfin c'est un ennui cruel que votre absence, et cette maison voisine où j'avois, il y a huit jours, mon cœur tout entier en dépôt, m'est devenue insupportable par le silence qui y règne. En échange, mes pensées traversent le pays, passent à Colombier, à Cottens, et vont droit comme un fil par la belle avenue vous chercher à Sévery. Je n'eus pas le courage d'aller vous dire adieu et Corcelles s'enfuit à la vue de votre carrosse. Votre lettre est venue un peu me consoler de ce départ.

Jeudi nous fûmes invitées chez M. Crousaz ; en descendant la rue je rencontre les trois dauphinois et la Bourdonaye qui la montoient. J'arrive au Pont et vois la M... qui faisoit une bruyerie terrible dans la chambre ; M<sup>me</sup> Crousaz, en m'embrassant, me serre la main en m'exprimant son désespoir de la tombée de la babillarde ; j'y porteroi remède, lui dis-je tout bas. Je m'adresse à la femelle et lui dis : « *Madame, je viens de rencontrer quatre beaux Messieurs qui vont à Monr...* » Ah ! tant mieux, tant mieux, je les attendois ; je m'en retourne les recevoir. M<sup>me</sup> d'Hermenches arrive : *Mesdames, dit-elle, vous aurez icy dans l'instant quatre Messieurs.* Je vis tout rouge, comme vous pensez ; heureusement j'embrouillois si bien la chose que la M., pour éviter les Messieurs qui devoient venir

chez M<sup>me</sup> Crousaz, parce qu'elle étoit en négligé, décampe.

Servan<sup>12</sup> arriva à ce moment-là et fut fort aimable. On parla de l'esprit de tolérance qui règne en France : « *Ah ! dit-il d'un accent pénétré, c'est un moment heureux* » ; *mais la vieillesse d'un roy !... oh ! quel abîme il y a souvent entre l'oreille d'un roy et la bouche de son confesseur*. Il est passionné pour la comédie, donneroit tout au monde pour nous voir jouer un proverbe seulement. Nous lui contâmes qu'on avait joué, il y a trois ans, *Henry IV* et je lui dis, nous avons un bon Henry ; « un

---

<sup>12</sup> Servan (ou de Servan), né à Romans en 1737, décédé à Roussel (Bouches du Rhône), magistral et publiciste (voir la liste de ses publications dans *Larousse* ou autre dictionnaire). Avocat général au parlement de Grenoble dès 1769, défendit souvent la cause des protestants. Il quitta sa charge en 1772. Il était ami de Voltaire.

Séjourna à plusieurs reprises à Lausanne où la Société de cette ville l'appréciait hautement. Voir *l'Oiseau vert*, attribué tantôt à M<sup>me</sup> de Montolieu, tantôt à M<sup>me</sup> de Charrière. Ses lettres à M<sup>me</sup> de Charrière (ou M<sup>lle</sup> de Saussure-de Bavois) ont été conservées à la Bibliothèque de Genève.

Quelques-unes de ses lettres sont datées de Rousseau, en France.



bon *Henry IV*, dit-il, *vous devriez bien nous le donner* ». Ce mot lui échappa après avoir parlé de l'état de la France, mais il le dit comme un enfant. Comme on lui citait un cas de prodigalité tiré du *Mercur* : Cela me rappelle, dit-il, ce qui est arrivé à Londres il n'y a pas longtemps ; deux hommes charitables étoient chargés de faire une collecte, ils montent dans une maison de peu d'apparence, entendent une dispute, écoutent à la porte. C'étoit le maître qui querelloit sa servante d'avoir brûlé une allumette toute entière : il falloit l'éteindre, disoit-il en colère, et se servir demain de l'autre bout. Les collecteurs se regardent, hésitent s'ils doivent entrer ; ils prennent courage, font leur demande et tombent des nues de recevoir 2 ou 300 guinées de cet homme à l'allumette. Je ne finirais point, ma chère amie, si je vous redisois toutes les jolies bagatelles qu'il jette dans la conversation. Votre aimable tante est venue me voir deux fois depuis votre départ. Je me flatte qu'elle m'aime un peu, parce qu'elle sait combien je vous aime ; c'est un ricochet dont je profite. Tous les *St-Germain* sont à *Bussigny*. Nous fûmes dîner vendredy à *Corcelles* où je m'amusais comme vous le faites à présent dans l'espérance de jouir de cette nouvelle habitation. Fenêtres, vitres, plafonds, planchers, cheminées, tout est fait déjà, quel plaisir !

*M. et M<sup>me</sup> de Corcelles passaient les hivers à Lausanne et la belle saison dans leur manoir du Jorat. Cette demeure ayant nécessité de grandes réparations, ils habitèrent pendant un été un immeuble du voisinage, d'où ils adressent à leurs amis la lettre suivante :*

Les Jaunins<sup>13</sup>, ce 13 août.

Si je n'avois pas été d'une dissipation extrême depuis notre arrivée aux Jaunins, ma chère amie, j'aurois pu causer avec vous, mais, en vérité, ce lieu-ci est par trop mondain, et si M. Leresche<sup>14</sup> savoit toutes les courses que nous avons déjà faites, le monde que nous avons reçu, les dîners, etc., il pourrait en faire un sujet de mercuriale sur les excès du siècle. Badinage à part, je me suis plus donné de mouvement dans ces huit jours que dans tout un mois à Lausanne. Nous avons été à Hermenches et Ropraz ; donné à dîner icy, donné à dîner au nouveau château<sup>15</sup> ; des dîmes, des mises à Ussières, des MM. de Brenles, que sais-je ? Enfin

---

<sup>13</sup> Grande maison entre Corcelles et Ropraz.

<sup>14</sup> Le pasteur Leresche, à Lausanne.

<sup>15</sup> Il s'agit du bailli de Moudon.

nous avons bien joui de ce temps d'or ; allant toujours un peu bouillant, un peu suant ; mais quand je pense que chaque rayon de ce brûlant soleil donne un morceau de pain à des milliers d'hommes, je prends patience de me griller en même temps que le bon froment et l'avoine. Votre chère et aimable lettre m'est venue trouver dans ces climats ; jugez ce que c'est qu'une de vos lettres icy puisqu'un chiffon de chez vous, dans ma chambre jaune, me fait tant de plaisir. Je lis d'abord toute la lettre en gros, et puis je la remâche ligne après ligne, et y trouve mille choses tendres et qui marquent l'amitié, que j'avale à longs traits ; vous me jurez donc que vous vous portez bien, Sévery et vous ; dites-m'en toujours autant, mes chers amis, et n'ayez besoin du livre de Tissot que pour faire des œuvres pies. Que vous êtes aimable, ma chère amie, d'avoir soin de ma santé et de vous en occuper ; ma tête est toute dégagée et la canicule m'a épargné les *cantharides*<sup>16</sup>. Je vous conte cela comme à mon médecin. À propos de médecin, j'ai un secret à vous dire, de peu d'importance, mais gardez-le moi cependant, et

---

<sup>16</sup> Effet des mouches de Milan, très employées au dix-huitième siècle.

lorsqu'il en sera temps, ne faites pas semblant, Salomon et vous, de l'avoir su. Après avoir épuisé tous les *proverbes* imprimés, nous dûmes un jour à M. Servan de nous en composer un sur les *malades de Tissot*. Cette idée lui réchauffa la tête et le mit si bien en train, qu'il nous apporta, la veille de notre départ, un gros cahier tout fait là-dessus, plein de feu et de morale ; il nous donna nos rôles et nous fit jurer le secret et de ne pas tarder à revenir pour le jouer.

*Cette pièce fut jouée, car à ce sujet M<sup>lle</sup> de Cerjat écrit à M<sup>me</sup> de Sévery :*

Nous passâmes la soirée chez Angélique de Charrière où M. Servan fit la lecture d'un proverbe de sa façon : *Mal d'autrui n'est que songe*. Cette composition est aussi flatteuse pour M. Tissot qu'elle peint bien le ridicule d'un marquis, d'une comtesse et d'un auteur qui viennent le consulter, chacun suivant son caractère, et qui sont rendus d'après nature.

*M<sup>me</sup> de Corcelles reprend :*

Dès que nos trois maisons seront rentrées en ville, la chose se dira avec nos petits paravents ;

voilà une gentillesse dont je me réjouis, comme vous le jugez bien, mais je mourrais plutôt que de laisser faire ce proverbe sans vous, mes intimes amis ; lorsqu'il le lisoit, tout-à-coup je m'écriais : « Oh ! mes amis Sévery, où êtes-vous ? » Il me regarda et me crut folle, mais je fus bientôt justifiée, quand je fis un abrégé des agréments de votre société et de l'amitié qui nous lie. Il est de fait, chère femme, que toutes les fois que nous avons passé de bons moments avec cet homme charmant, la petite femme et moi, nous n'avions qu'un cri après vous ; mais vienne le mois de septembre et vous en aurez votre part ; ce beau temps a bien la mine de nous retenir icy encore une quinzaine de jours, ainsi il faut nous donner rendez-vous sur nos foyers de la rue de Bourg. Je n'ai eu encore qu'un mot des amis de Moudon. Le maçon qui vous disoit que le château de Corcelles seroit charmant a bien raison et c'est un honnête homme en vérité. Je crois que lorsque tous les planchers, les plafonds, les fenêtres et les portes principales seront faites et posées, on pourra dire que c'est un joli château ; quand de plus il y aura cinq ou six serrures dont on aura les clefs dans ses poches, il sera permis de se redresser d'un air d'importance. Oh ! pour cela, mes chers enfants, je me flatte de vous y tenir d'aujourd'huy en un an, et alors je vous pro-

mets que ce sera un joli château. D'Herminches l'a fort approuvé ; il nous a fait des prévenances singulières.

Corcelles a la plus belle santé, la plus belle activité, la plus belle humeur du monde ; il vous chérit comme ses yeux et vous prie bien de l'aimer toujours ; écrivez-moi souvent pour mon plaisir, et puis, c'est que je veux toujours savoir précisément comme vous vous portez. Je vous demande en grâce de ne pas vous échauffer. Ne seroit-il pas possible de ravoir ce laxatif que les Grenier vous avoient procuré, il serait temps d'en user à présent.

La petite femme et ses marmots se baignent dans la rivière<sup>17</sup> près de Bettens, et se portent bien. Je repense souvent au jour que Sévery vint dîner avec nous l'an passé, quelle joye ! Oh ! comme j'ai le sentiment vif pour le bien comme pour le mal. Ma chère amie, vous retournez à l'automne dernier et craignez que je n'aie senti du froid ; non, en conscience, je n'y ai éprouvé que du plaisir et des sensations agréables, excepté lorsqu'il fallut partir et vous quitter. Vous êtes charmante avec votre avenue et j'en ai bien ri de ce trou dans le mur

---

<sup>17</sup> Le Talent.

pour l'élégance. Votre avenue, autant qu'il m'en souvient, est aussi creuse que la poitrine de Sabine de Cerjat ; en échange la nôtre est aussi montueuse que la poitrine de M<sup>me</sup> d'A... : voilà la différence. Encore une fois, ma chère amie, écrivez-moi et cela bientôt. J'embrasse tendrement votre fils et son père ; j'ay assez de bras pour les étreindre tous deux à la fois et vous aussi, ma belle, malgré votre obstruction<sup>18</sup>. Je pense qu'elle vous empêche d'aller à l'Isle et que votre aimable tante s'en vient souvent à Sévery ; tant mieux, vous êtes faites l'une pour l'autre.

Adieu, adieu, c'est assez causé. À revoir, ma très chère amie. Je suis bien à vous, absolument à vous et de tout mon cœur.

J'ai appris le trictrac à notre hôte Gilliéron, et il me gagne régulièrement : dites cela à M<sup>lle</sup> de Villars pour raison.

1770.

L. DE CORCELLES.

---

<sup>18</sup> M<sup>me</sup> de Sévery accoucha peu après de sa fille Angeltine.

*De Plombières, où M<sup>me</sup> de Corcelles est allée faire une cure, elle écrit à M<sup>me</sup> de Sévery :*

Du 7 août 1771.

J'eus tant d'occupations, ma chère et bonne amie, au moment de mon départ que jamais je ne pus me procurer la douceur de vous écrire un mot d'amitié, ni de vous faire mes adieux, quelque envie que j'en eusse. Me voici depuis huit jours dans ce vilain trou de Plombières, qui réunit des sources de toutes les espèces, des ruines, des visages de toutes les couleurs, des gens de toutes les figures, de tous les païs ; mille maux ; cent petites maîtresses ; un tas de prêtres ; des croix de Saint-Louis à foison ; des évêques, des magistrats, des intendants ; un peuple de laquais insolents et toute une nation de soubrettes impertinentes. Enfin, mes chers amis, nous aurions de quoy nous amuser pour dix ans à éplucher toutes ces choses, si nous en jouissions ensemble. Mais il me faudrait quelqu'un qui m'aidât à débrouiller cet écheveau et qui me tint le fil dans ce labyrinthe, où je me perds. Imaginez qu'il est ici une femme qui s'avise de vous ressembler ; mais, comme ce n'est pas un faux-air, et que d'ailleurs elle n'a rien ni de noble ni d'intéressant, je lui veux un mal de mort de ce jeu de la nature. Je suis dans le plus beau



train de ce monde de bains et de douches, et me porte à ravir jusqu'à présent. Je ne doute pas que la fatigue n'arrive à son tour et tout un mois encore employé à ces exercices me fait peur. Je voudrais avoir de vos nouvelles, au moins pendant ce temps d'épreuves. C'en est une pour moy bien considérable d'être éloignée des miens. Amis, parents, sont la bonne moitié de mon existence, vous le savez, mon aimable amie, plus que personne. J'appréhende le moment où M. de Saint-Germain reprendra la roule de Suisse et me laissera seule ici. Son commerce est d'une douceur unique. Nous vivons comme amant et maîtresse, et nous rions ensemble des choses ridicules. Vous ne mettez pas en doute que la M... ne soit accourue, trot, trot, trot. Si je sais ce qu'elle est venue faire, je veux bien qu'on me fouette ; mais imaginez quel être nous avons vu se traîner tantôt sous les arcades, on peut dire en plein Paris ? Doxat, oui, Doxat avec son cheval, qu'il tire par la bride, et fougant (*sic*) sous le nez les élégantes et cherchant je ne sais qui. Jugez comme tous les compatriotes ont fui. Vous eussiez dit que c'était le sacrement. À propos de compatriotes, vos cousins sont très bien. Point d'épaules ! Il a compris qu'elles feraient peu d'effet, et certes il y a tant d'épaules de toute façon ici que c'eût été peine perdue. Représ-

sentez-vous la rue du Pré<sup>19</sup> comblée d'un million de personnages titrés, en femmes, en hommes, et vous aurez l'idée de ce taudis ici. On ne sait plus où se loger, tout est plein et toujours il arrive [du monde]. Ne pensez pas que j'aie vu le quart de ce monde. Là encore nous nous sommes fait une petite coterie toute douce, avec deux ou trois femmes honnêtes. On se rassemble à 5 heures, on fait deux robbes et, à 7 heures, chacun se retire. On ne saurait aller trop brides en mains avec les nouvelles connaissances. Telle femme qui même porte un bel et bon nom est souvent fort mauvaise compagnie dans toute la force du terme. Il y a au salon public un jeu d'hasard énorme, qui en éloigne les femmes comme il faut : on montre presque au doigt celles qui s'y fourrent, si bien qu'il n'y a pas d'endroit qui rassemble, et chacun se fait une société particulière, où l'on apprend les anecdotes des autres coteries et où l'on se moque de ce qui s'y passe : tel est le monde partout ; il n'y a pas besoin de venir dans ce creux pour l'apprendre. Mon Dieu ! comme notre cher Sévery aurait de belles colères contre de certaines bégueules ici ; comme il leur ferait le mannequin, et Saint-Cierge le tou-

---

<sup>19</sup> Rue de Lausanne maintenant démolie.

pet. À travers tout cela, je ne veux point oublier, ma charmante amie, de vous remercier de la dernière lettre que je reçus de vous. Qu'elle était bonne et tendre ! Vous serez cause que je ferai ma cure avec soin puisque cet objet vous intéresse. Vos représentations à cet égard me touchent trop le cœur pour n'y pas acquiescer. Dieu sait comme [vous] êtes heureux avec vos deux enfants, votre bon air, votre chêne, vos belles eaux, et je veux me persuader qu'il n'y a pas le moindre étouffement, ni la plus petite langueur qui vous trouble : Dieu le veuille. Les malades d'ici se mettent dans l'esprit d'aller voir M. Tissot. Cela nous fournit des occasions pour nos lettres ; mais j'aimerais bien qu'on nous en apportât plus souvent de Suisse. Les postes sont d'une lenteur qui ne répond pas à mon impatiente inquiétude, et je trouve l'éloignement de ce qu'on aime et l'ignorance où nous laissent ces courriers insupportables. Mon adresse est à Plombières, en Lorraine, par Besançon et Luxeuil, franco Pontarlier. Je me fais d'avance une joye bien sensible de recevoir une de vos lettres. N'aurez-vous point vu par hasard un jeune Hollandais, ami de Foulquière, et qui a passé quelque temps à Lausanne. Il avait un air de santé, jouissait en pleine liberté de six cents mille francs. Il vient ici, je ne sais trop pourquoi, y prend les

bains. À peine en a-t-il tâté qu'il est saisi d'une maladie qui dans trois jours le couche au tombeau. Encore a-t-on été fort heureux de trouver un coin du jardin pour le mettre. M<sup>lle</sup> Mauclair, comme un peu compatriote, s'est trouvée chargée des détails de cette catastrophe. Il est vrai que tous les protestants lui ont aidé. L'enterrement s'est fait clandestinement et de nuit. Avouez que cet événement est singulier !

Adieu, mes chers, mes bons, mes excellents amis ; l'écriture m'est défendue et je suis obligée de finir et de vous embrasser, mais ce ne sera pas sans vous dire combien je vous aime.

L. DE C.

*Les de Corcelles ayant séjourné au château de Sévery écrivent à leurs amis ce qui suit :*

À Corcelles ce jeudy au soir.

Il y a huit jours, chère amie, que j'étais encore dans vos bras, et nous voilà l'une au couchant, l'autre au levant, mais que font les distances quand on s'aime ; je suis beaucoup avec vous ; ne me voyez-vous pas dans votre cour, dans le pré, dans la salle de Sévery ? pour moy, je vous vois ici dans chaque endroit ; je vous cause, je continue

mille choses commencées, je suis à ce que vous pensez, je lis dans votre âme. Oh ! c'est une jolye chose que ce souvenir et cette idée vive qui nous rend nos amis comme présents ; vous éprouvez aussi tout comme moy, j'en suis sûre, un plaisant effet de cette solitude profonde où nous sommes tombées tout à coup après le train d'étrangers, de monde, de bruit, d'histoires ! C'est que je ne sais pas bien qui je suis, ni si tout ce que j'ai vu n'est pas un rêve comique ; je m'attrape à repasser, comme on dit, des noyaux, et à rire toute seule de choses dont je n'ai pas eu le temps de me divertir, c'est que tout se succède si vite que nous ne faisons plus qu'effleurer ce qu'autrefois nous eussions mâché pendant deux jours ; enfin il me semble que la multitude d'objets nous force à être légers et que nous sommes dans une espèce de crise ; peut-être trouverez-vous cette pensée ridicule, mais je la soumets tout bonnement à votre jugement ; et dites-moi si je me trompe ? Nous sommes ici fort bien, fort heureux, fort tranquilles ; occupés de petits soins amusants et point pénibles, une laitue à semer, une autre à replanter, des petites fleurs, des herbettes ; enjoliver, nettoyer nos alentours, imaginer un peu plus de charmilles icy, quelques rosiers-là ; enfin j'estime que nous sommes heureux et que c'est jouir de

soy-même que d'être à la campagne. Un jour me vaut ici comme une semaine à Lausanne, pas un quart d'heure n'est perdu, chaque minute a sa valeur, combien nous en perdons à attendre tantôt cecy, tantôt cela ; c'est qu'à la ville nous dépendons de tout le monde, il n'y a pas jusqu'au perruquier, jusqu'à la couturière qui ne se mêle de nous subjuguier ; dis-je bien, mon cher cœur, et trouvez-vous que j'aye raison. Il me tarde d'avoir de votre prose, qui sait si au moment où je vous écris, vous n'avez point la main à la plume pour me dire quelques mots d'amitié, car vous savez aimer, vous. Mon Dieu, comme je sens le prix de mes bons et fidèles amis, comme je les chéris ; combien je suis tout entière à eux, et pour la vie ; vous avez été accueillis comme nous, les premiers jours de notre arrivée par une bise et un froid cruels. Mais je pense que vous jouissez de ce beau mois de juin qui est un très gentil seigneur que j'aime plus qu'un Chabot-Rohan, en vérité. Mes amis, depuis nous, il arrive tant d'étrangers qu'on doit en rire, princesse par cy, princesse par là ; enfin on marche dessus ; je me divertis à en étonner la tête du bon Gilliéron<sup>20</sup>, tous ces grands noms qu'il a vu

---

<sup>20</sup> Un habitant de la région.

dans les livres se trouvent sur le pavé de Lausanne ; mais, me disait-il si bonnement, quelles figures, quelles manières, quel train ont-elles ces grandes dames ? Y a-t-il quelque étiquette pour les voir, leur parler ? — Beaucoup moins, lui dis-je, que vis-à-vis de vos dames de Moudon ! Et la chose est grave, ma chère Miette ; voulez-vous une parodie de notre histoire, c'est que nous avons un étranger, un capitaine du comté de Neuchâtel qui a pris appartement garni chez un païsan d'icy pour être à portée de voir le célèbre médecin du *Gros-san* ; nous avons demandé aux gens du village quelle sorte d'homme et voicy la relation qu'ils nous ont faite : « Certes il a *prou* (assez) jolie façon ; il a bien des habits de rechange et de toutes couleurs. Il boit tous les matins du café et ne mange que de la chair fraîche à dîner, il a une grande malle et des livres dans sa chambre ; il a dit qu'il voulait faire visite à M. de Corcelles. » En conséquence nous l'attendons, car c'est l'usage que les étrangers fassent la première visite. J'espère, ma chère amie, que l'air de Sévery raffermira votre santé dont je n'étais point trop contente ; parlez-moi de vous deux, de vos enfants, et beaucoup, nous nous faisons icy un bien étonnant, nous mangeons l'air dont nous avons besoin et c'est un air comme le vôtre, pur et vif, qui rend léger ; sa-

vez-vous que je me réjouis déjà de vous revoir, je voudrais que nous puissions arriver au même jour, au même moment et nous trouver au milieu de la rue « bec à bec » et nous embrasser. Nous resterons encore icy quinze jours ; voyez si la rencontre peut se faire et si ce temps s'accorde avec vos dessein. Je veux beaucoup et souvent vous écrire, faites-en de même.

Adieu, mon amie par excellence, adieu, mon amy, Corcelles se recommande à votre souvenir et moy je vous embrasse tendrement.

L. DE CORCELLES.

*Certaines lettres de M<sup>me</sup> de Corcelles font penser à M<sup>me</sup> de Sévigné. Impossible d'exprimer l'affection pour une amie avec plus de naturel et d'une façon plus ingénieuse, elle écrit à M<sup>me</sup> de Sévery :*

Dites-le-moi, mes chers amis, est-ce un songe ou une réalité que vous ayez passé quelques moments à Lausanne ? En vérité, je n'ai vu, qu'à travers le brouillard épais de ma fatigue et de mon affaissement, deux êtres que je chéris comme mes yeux, l'un et l'autre, et vous m'êtes apparus dans un temps où je n'ai pû du tout sentir le bien de vous voir. Avouez, que j'ai du guignon ? À présent,



par exemple, j'ai un loisir charmant ; ma chambre est tranquille, mon esprit rassis, ma personne toute reposée. Hélas ! à quoi ce beau bien-être me sert-il, puisque vous êtes à Sévery, et que je ne vous tiens pas autour de moi. Pour m'en venger, je viens causer un moment avec vous ; mais l'entremise de la plume m'ôte la moitié du plaisir. C'est face à face que j'aime me trouver avec vous. J'avais amassé cent folies pour vous conter et puis : serviteur ! je n'ai pas eu de la voix pour vous les dire. Cependant, une chose réelle me reste et ne peut m'échapper, c'est l'amitié que vous m'avez faite, car je prends votre course pour ma chère personne : Entendez-vous ! c'est pour moi, que vous avez quitté Sévery, votre joli établissement, que vous êtes venus ici ; je veux me charger de cette obligation, m'en goberger, je m'en vanterai même, si l'on me fâche ! Ah ! ça ! je vous dirai que tout continue d'aller ici le mieux du monde, le petit tette et pisse, la mère dort et mange ; elle est très forte, point de fièvre, point de lait. C'est au point que Corcelles disait tantôt : certes, je voudrais accoucher pour me bien porter ! Nous commençons à railler la petite femme<sup>21</sup> sur sa facilité.

---

<sup>21</sup> M<sup>me</sup> de Saussure de Saint-Cierge, née Bibaud Du Lignon.

Saint-Cierge a trouvé dix chansons qu'il lie aux sottises qu'il dit à sa femme, et nous faisons tant de train, qu'elle est maintenant honteuse de sa façon de mettre les enfants au monde. De fait, il y a quelque chose à dire et nous sommes tous payés pour nous plaindre de sa prestitude qui nous donna la fièvre chaude ! Mon Dieu, chère femme, comme vous étiez belle rouge aux genoux du marmot. Jamais je n'oublierai votre bonté et j'espère que je ne serai pas la seule à m'en souvenir. Je fus parfaitement contente de vos santés, vous aviez bon visage, du matin au soir, voilà la seule chose distincte que j'ai su voir. Si vous continuez tous les deux à vous porter de cette manière, je puis espérer quelques jours heureux l'hiver prochain. Hélas ! oui, nous sommes obligés de nous jeter à corps perdu sur l'avenir ! Adieu, ma très chère, très aimable, et très aimée, je vous chéris tous les jours davantage, je vous embrasse, vous, votre mari et vos enfants, tous pêle-mêle ; cela fait une galimafrée bien de mon goût, et dont je suis friande. Aimez-moi et m'écrivez beaucoup. — Je prends du « bon tabac » à votre santé, mes bons amis. — Ce vendredi 20.

*En parlant d'une maladie de M. de Sévery, M<sup>me</sup> de Corcelles, avec son enjouement ordinaire s'exprime ainsi :*

Je crois comme vous que le changement de saison éprouve les poumons de notre amy, comme il tracasse mes nerfs, mon Dieu que je voudrais qu'il respirât librement, ce serait bien juste, quand on voit tant de faquins qui ont un plein souffle, on ne peut s'empêcher de convoiter leur facilité.

*De la même :*

À Corcelles, ce 4 octobre.

Savez-vous, ma très aimable amie, où je reçus votre dernière lettre ? Au fond de mon lit, croyant passer le Styx et ne plus vous revoir ; il est de fait que pendant cinq grandes heures je fus entre la vie et la mort, et de quoi dites-vous ? Oh ! certes, ni moi, ni M. Tissot, n'en savons rien ; mais enfin me voilà *rapetassée* et qui plus est juchée au Jurat jusqu'à mercredi que nous redégringolerons pour aller baptiser cet enfant<sup>22</sup> que vous avez autant fait que sa mère ; et puis, mes chers, mes bons amis,

---

<sup>22</sup> Le fils des Saussure-de Saint-Cierge ; M<sup>me</sup> de Sévery, on l'a vu, avait par hasard présidé à sa naissance.

s'il plaît à Dieu, je m'embarquerai pour Sévery, mais ne suis-je pas un peu téméraire de former quelques projets tandis qu'il est prouvé que le guignon me poursuit en tout et partout ; nous voici enfermés par un temps de chien, une pluie, un vent horrible qui ne m'ont pas quittée de l'année, m'ont suivie partout, il me semble que j'aie un génie « intuitélaire » depuis longtemps ; me passerez-vous ce mot ? Vernand y trouverait à redire. Mon plus grand plaisir est de me plaindre à vous de tout ce qui me contrarie et à Sévery, parce que vous sentez les choses, j'ai pris même la douce habitude de vous parler *in petto* à tous les deux et, quoiqu'il m'arrive, je vous le conte comme si vous étiez là. J'ai revu notre pauvre petite maison comme on revoit une amie ; coin et recoin, tout m'y intéresse ; il me semble que vous y avez donné votre bénédiction, ce jour fortuné où je vis arriver trois amis ; et bien, j'ose vous jurer que c'est un des plus doux de ma vie, mais qu'ils sont rares, qu'ils se font acheter ces doux faits comme celui-là ; j'en devrais espérer à Sévery où je trouverai tout ce qui peut me satisfaire. Montrond a-t-il daigné vous conter un peu les nouvelles de la ville à vous autres gens de la campagne : comme la grosse femme de Plombières était au Lion d'or, et

puis du baron de Bergh, et puis de M<sup>me</sup> de Senarclens.

Nous vous avons retiré de nourrice Svelt, autrement nommée Biche, c'est un drôle de corps qui nous fait rire aux larmes, il tient de madame sa mère une complexion un peu trop amoureuse, je ne sais si l'éducation redressera ce penchant, en tous cas je ne sais autre chose que de l'envoyer à Berne.

Corcelles vous dit les choses les plus empressées à tous les deux, il aimerait plus que personne, jouir de vos bontés, de votre amitié à Sévery, mais les vendanges, mais le château, mais le diable, vous verrez que ce sera comme toujours une alerte, un pied en l'air, enfin, tout ce qui peut troubler et inquiéter un pauvre drôle et l'empêcher de goûter la moindre tranquillité et le moindre repos, tout cela me fait bien pester comme vous le pensez, contre le génie intuitélaire. À propos, M. de Sévery, vous aviez raison, la chambre boisée est très bonne en octobre, et fort jolie, c'est la vôtre, j'y ai mis votre marque. Comment aviez-vous pu croire que les Bressonnaz pourraient quitter Moudon à point nommé ; ah ! ne savez-vous pas que les baillifs du monde entier les retiennent toujours !

Vous croyez peut-être que j'ai eu le temps de le lire ce livre ; oh ! non, je n'en connais que le titre ; songez donc que la maladie, visites à recevoir, visites à rendre, encombrement ; voilà ma bibliothèque, mon ouvrage, mes plaisirs ; mais je m'aperçois que je laisse voir toute mon humeur, pardon, mon cher cœur, je vous embrasse et vous chéris passionnément vous et votre mary et les jolis enfants.

Il faut, ma très chère, que notre François n'ait pas le même goût que ses maîtres pour les jolis repas qu'on fait chez vous, puisqu'il vous a refusé le dîner que vous lui offriez avec tant de bonté. Hélas, c'est qu'il est bien de son village et qu'il ignore qu'on peut accepter un dîner en ville chez des amis sans manquer à la politesse et à la bienséance ; badinage à part, je vous remercie, mon cher cœur, de cette attention pour nos gens ; vous voilà donc revenue de vos grands voyages, c'est la mode que les courses et j'admire le branle que M<sup>me</sup> de Brionne nous a donné à toutes ; pour moi qui suis difficile à mouvoir, je me garde pour Sévery, où, s'il plaît au bon Dieu, je me retrouverai à jaser avec vous deux à bouche que veux-tu, car sur ma foy, je ne vous ai vu ni entendu depuis dix mois ; comme

les jours se passent à la ville ! C'est inconcevable ! Il faut l'avoir éprouvé pour le croire, les heures se fondent à rien ; c'est cette longue expérience de contrariétés qui m'avait donné à la fin une telle mélancolie que j'eusse péri sûrement si j'étais restée un jour de plus dans ce fameux Lausanne ; c'était cette fâcheuse disposition, ma chère amie, que je ne voulus point vous porter ; Madeleine me vit si à l'envers qu'elle ne me quitta point. Je la priay de vous dire comme j'étais et que c'étoit la raison qui m'empêchait de vous revoir et d'aller vous embrasser. Il est vray de dire que mon appartement était si inquiétant le jour de mon départ que mon humeur ne s'en arrangea pas, une marquise d'un côté, un paquet de l'autre ; des allées et des venues, du bruit, des obstacles, des attentes inutiles. Mais arrivée dans ma bienheureuse habitation d'icy, toute sauvage qu'elle est, je me crus en paradis. Mes idées prirent une nuance toute gaye, toute calme ; vous aurez peut-être éprouvé quelquefois, mon aimable amie, tout ce que je vous conte-là ! Si j'avais pu passer deux bonnes heures avec vous, je me serois remise, mais quelques minutes en l'air n'auraient fait qu'irriter mon mal, je le sentoîs. Enfin, grâce au ciel, me voilà guérie et quelle belle saison ! que tout est ravissant, que nos occupations sont douces et intéres-

santes ! Il n'y a pas une petite herbe autour de moy qui ne me dise quelque chose et que je ne connoisse et que je ne caresse.

Nous eûmes, il y a huit jours un plaisir très vif que vous comprendrez mieux que personne. Cette source, à laquelle Corcelles faisait travailler depuis quelques mois, vint un beau matin se jeter à gros bouillon dans le bassin du centre, que nous lui avions préparé. C'est un grand événement à la campagne, aussi tous les êtres animés y prirent part, les hommes, les animaux ; je crois même que les arbres des alentours s'en réjouirent aussi. Avec quel empressement tout le monde allait l'admirer, la goûter, la toucher, en dire des merveilles ! Il est vrai qu'elle nous jette sept à huit onces d'eau de toute sa force ; vous, mon cher Sévery, qui savez ce que c'est que fontaine, vous rendriez hommage à la nôtre. Dimanche se fit le « ressat » des ouvriers et des fontèniers dans notre grange, et cette fête, je vous promets, valait à nos yeux peut-être celle du château ou tout au moins le bal de M<sup>lle</sup> Bataille. C'était vingt-six convives, tous de bon appétit autour d'une longue table, parodiant tout à fait celle du baillif. Lorsque cette bonne compagnie eut bâfré à discrétion et fut désaltérée, elle vint autour du bassin le pot et le verre en main saluer la belle fontaine, boire à sa santé et les cris de joye et les



chapeaux en l'air, enfin c'était si joli que M. de Hennezel en fera un dessin ; voilà ma chère les bagatelles que j'aime vous conter et qui ne valent pas cependant les drôles de choses que vous me mandez ; mais à « gens de village, trompette de bois ». Je ne puis entonner d'icy la trompette héroïque et mes récits se ressentent de la stérilité du sol où je vis. Pour peu qu'ils vous plaisent, je m'en donnerai à cœur joye. Il me semble que je vous écriray plus à mon aise quand vous serez à Sévery. Dites-moi donc quand mes lettres iront vous y chercher. Mes deux camarades vous offrent leurs hommages. Ils sont reconnaissants de votre souvenir. J'embrasse votre cher mary des deux côtés, et vous ma très chère amie, de tout mon cœur ; vous savez comme je vous aime et avec quel sentiment je suis à vous.

L. DE C.

Vous êtes charmante, mon aimable amie, de m'écrire ces quatre pages, c'est que vous savez combien je prise chacune de vos lignes et tout le plaisir qu'elles me font, elles ne sauroient être trop multipliées. Nous avons appris avec plaisir la pension de M. votre Père. Je ne say quelle douceur je trouve à ce que nous puissions tirer quelque chose

de bon de la France, d'ailleurs ces 1500 livres tombent sans peine dans sa poche et tiendront son journalier agréable.

Vous n'avez donc pas pu arranger mes 18 personnes à coucher dans une maison où il en peut à peine 9, hé bien ! mon cher cœur, je vais vous en faire le tableau : en haut, cabinet rose, M<sup>me</sup> la vicomtesse de Pons, son laquais dans un lit postiche, dans le salon à côté ; M<sup>me</sup> de St-Cierge et Angélique dans le cabinet de Corcelles ; Baron dans la garde-robe sur un pliant, Corcelles et moy dans ma chambre verte avec David, dans sa couchette, Minette au galetas, les 2 laquais Lannion et Sarcefield dans l'entresol de nos domestiques, mes servantes à la cuisine, M<sup>me</sup> de Lannion dans le cabinet boisé, Sarcefield dans le cabinet gris, la belle chambrière en longue robe de tafetas et bichonnée dans le cabinet des filles, Biche, à la chambre à manger, nos valets et celui de St-Cierge à l'écurie ; avouez, chère amie, que c'est un tour de force assez plaisant. J'ay bien regretté les châssis de nos ancêtres, qui nous auraient servi, mais qui n'étaient pas inventés pour telle circonstance. J'ay bien admiré, comme vous, le génie, que vous savez, qui m'a forcé de renvoyer de huitaine nos bons parents, et qui a fait pleuvoir à verse pendant les deux jours qu'ils ont eu la bonté de nous don-

ner ; si bien que nos belles eaux que nous nous réjouissions de leur montrer n'ont eu aucun mérite ; on pouvoit toujours croire que la fontaine venoit de la nue ! c'est aussi toujours ce charmant génie qui a retardé ma cure de lait et qui m'envoie le froid à point nommé. Cependant, mes chers amis, il faudra qu'il soit bien alerte s'il m'empêche d'aller vous voir dans le courant de l'automne, je ne say point trop encore le moment, mais j'iray et avec délices et j'espère qu'il n'y aura point de *déficiant* à ce projet comme dit votre livre anglois. À propos, vous aurez lu dans le Prince d'Abyssinie et vu cet homme qui s'imaginoit conduire le monde et qui faisoit les orages et le beau temps ; cette idée m'a charmée ; j'aime lorsqu'il s'excusoit de ne pouvoir rester avec des amis, parce qu'il devoit aller faire pleuvoir sur une province éloignée, ce n'est point pour cette occupation que de Hennezel nous a quittés le onze de ce mois, il fallait qu'il allât se chercher une habitation pour l'hiver. Il nous a fait quelquefois de bonnes histoires que je vous rendrai. M. Sarcefield me dit icy qu'il étoit proche-parent des Moncamp de Montpellier ; je ne pus m'empêcher de lui dire dans le premier moment

que nous aurions bien voulu le connoître sans cette relation il y a un an. Imaginez qu'il est cousin germain de la Dulcinée de Golowkin<sup>23</sup>; j'aurais entamé ce sujet avec lui si je n'avois pas cru, qu'à présent tout est dit, le pli est pris de manière qu'en y bien pensant, il faut, et c'est le meilleur, laisser mourir ce travers de sa propre mort, et selon le dicton que je trouve excellent *que tout vient à point à qui peut attendre*.

M<sup>me</sup> Champion n'est pas la seule curieuse des lumières de notre Esculape du Grossan, M<sup>me</sup> de Pons et M. Sarcefield un beau malin icy, en prirent la fantaisie et de p... à jeûn dans de petites fioles et allons, allons, de toute leur force. Malheureusement, le docteur se trouva absent et éclairoit un autre hémisphère ; je trouvois cette partie fort drôle et me réjouissois de l'oracle. À propos savez-vous que la vicomtesse est à présent la favorite de quelqu'un que vous devinerez, lorsque je vous diroy que M<sup>me</sup> de Champagne s'en meurt de jalousie, mais je pense que nos amis vous mandent toutes les anecdotes un peu drôles de la ville, qui de loin font mieux que de près.

---

<sup>23</sup> Allusion à une dame de M... très admirée par le comte Golowkin.

Je vous ay bien regrettée mardy passé. Ces jours deux carrosses remplis de l'élite de nos amis, vinrent nous demander à dîner, c'étoit me faire bien bonne chère, mais vous y manquiez tellement tous les deux, qu'à chaqu'instant, je regardois si je ne vous verrois point paroître, c'était machinal. Corcelles me disoit encore hier qu'il étoit fâché que nous n'eussions pas eu le plaisir de vous voir icy, cette année. Mais sait-on comme on a vécu ? recevez mille choses empressées de sa part. Nous sommes retombés dans la grande solitude, les jours coulent très vite ; du feu, des livres, de l'ouvrage, des messages de la ville, du piquet après souper, n'est-ce pas à peu près comme chez vous ? il nous manque un Wilhelm, une Angletine ; mais tout de même le temps se passe doucement, adieu, très chère femme, adieu cher Sévery, Dieu vous bénisse ; aimez-moy toujours, et me croyez de cœur et d'âme toute à vous.

Ce 30 novembre.

À Corcelles, ce dimanche 20.

Je ne saurois trop vous dire, chère et bonne amie, ce que j'ai eu de tracas tous ces jours-cy, qui m'ont ôté la liberté de jaser un peu avec vous ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ay point eu

d'occupation qui m'ait dédommagée de ce plaisir-là, auquel selon mon cœur, peu d'autres sont comparables, si je ne vous ai pas écrit au moins ai-je bien songé à vous, c'est une des manies des campagnards de ruminer et remâcher tout ce qu'ils ont ouï et vu. Que ne vous ai-je à volonté lorsque je suis bien calme, bien tranquille, que mes idées sont pures, nettes et claires comme le temps d'aujourd'hui, il me semble que nous goûterions si bien le bonheur de nous entendre, de nous comprendre sans avoir besoin de mettre les points sur les i, vous ressouvenez-vous d'un jour où vous prîtes votre tabatière sur la table, d'une manière que j'entendis ce que vous pensiez, et que nous nous mîmes à rire. J'en étois, ma chère amie, à vous écrire bien à mon aise et dans un train charmant de jaser avec vous, lorsque le messenger de la ville m'apporte une lettre de M<sup>me</sup> de Lannion qui me demande de venir nous voir et de lui marquer le jour ; j'en reçois en même tems une des St-Cierge qui venoient, plus une de nos bons parents qui venoient aussi et tous comme apointés, au même jour, au milieu de tout ce train, vous sentez qu'il ne fût pas question de continuer à vous écrire. Il fallut bien vite s'aviser comment on se retournera, écrire pour des provisions, pour renvoyer les uns, faire venir les autres, bref, le résul-

tat fut que les St-Cierge viendroient jeudi, les comtesses vendredy et que nos bons parents seroient renvoyés de quelques jours ; le tout s'est exécuté mot à mot. Deux St-Cierge, David, Angélique, vinrent coucher le jeudy, M<sup>mes</sup> de Lannion, de Pons, Sarcefield, la femme de chambre, trois laquais, Duport, Justin ; en somme totale nous avons couché vendredy au soir dans notre très petite maison 18 êtres vivans sans compter Biche et Minette, amusez-vous à les arranger car pour vous qui connoissez la place ce sera comme un jeu de gobelet, qui nous a diverti lorsque le monde a été parti. J'ai bien reçu, ma chère amie, votre lettre de l'avant-veille, de votre départ de Lausanne, et hier same-dy, celle où vous me mandez que notre ami Sévery a eu de l'asthme. Cette nouvelle m'a porté droit au cœur ; moi, qui calculois avec délices tous les mois écoulés sans que cet ennemi de votre repos et de son bien-être eût osé paroître ; puisse-t-il ne pas revenir et lui faire bien vite quartier, vous êtes trop bonne pour me laisser ignorer longtems comment il se trouve, Corcelles étoit bien touché, lorsque je lui dis ce que vous me mandiez à ce sujet et joint des vœux aux miens pour le rétablissement.

Nous attendons demain les Bressonnaz et M<sup>mes</sup> d'Orges et Polier à dîner, mais elles ne veu-

lent pas coucher. Cependant nous aurions bien aimé nous serrer pour elles, puisque nous avons sçu le faire pour les Françaises ; notre dortoir vendredy ressembloit à l'ancien temps où l'on se mettait tous dans une chambre ; j'en aurois ri si je m'étois bien portée ; mais depuis une douzaine de jours j'étois malade comme un chien. Je vais commencer le lait d'ânesse qui me repicolera toute ; vous m'avez fait des contes excellents de la duchesse, du Sigisbée ; celui des liqueurs est bien comique. Vous imaginez bien, que lorsque je le dis à St-Cierge, il en trouva la solution ; je n'ay qu'un instant, chère amie, pour vous embrasser et vous dire que je suis entièrement à vous, et je me réjouis de me voir vis-à-vis de vous, c'est-à-dire avec ma plume et mon papier, je vous crie toutes les amitiés possibles à tous les deux ; vous en avez de mes hôtes, beaucoup, adieu encore, chers amis.

Ce 9 octobre.

Je songeois à vous bien tendrement, ma chère amie, lorsque je reçus votre jolie lettre et voulois vous écrire et vous dire combien votre course à Bettens me fut agréable ; plaisir tout à fait inattendu et qui me rendit cette gaîté que mon rhume et mon passage à Lausanne m'avaient ôté. Vous



fûtes bien sage de venir, j'y pense encore avec joie. Quelques jours après, nous promenant sur la hauteur, nous vîmes passer un cabriolet. Oh ! cela s'en va coucher à Orbe, dîmes-nous. Point du tout ; en vérité c'étoit les trois Montolieu qui nous venoient, et d'une santé et d'une humeur parfaites. Jugez toutes les paroles qui se sont dites dans les deux jours qu'ils restèrent à Bettens. Ils partirent d'un côté et nous de l'autre, et nous passâmes comme chat sur braise à Lausanne pour venir coucher icy, où nous sommes très contents, établis dans la petite chambre boisée et profitant de tous les moments de soleil ; il se fait souvent désirer, c'est une manière de petit maître, lorsqu'il s'enveloppe de brouillard, mais il ne boude pas toujours et nous n'en perdons pas un rayon, et je le regretterais de tout mon cœur. Ne faudra-t-il pas rentrer en ville pour les vendanges et laisser là notre joly établissement d'automne ? Sûrement j'iray m'en consoler à Bussigny, et de là j'aimerais vous aller voir ; mais qui sait tous les achoppements que j'y trouverai. Il est de fait que je n'ose former aucun projet à cause du « guignon » de madame qui se tient au guet pour tout déranger ; ne pourriez-vous pas me dire quand il voudra m'abandonner et s'occuper de quelqu'un d'autre.

J'aime bien la description de votre noce, il me semble qu'elle est d'Hogarth et vous me la rendez si bien que je crois la voir. Si de Hennezel étoit icy, sur votre description, il en ferait un tableau.

Chère Angletine qui disait : « Que vont-ils faire après ? » La bonne question. Vous me désolez avec cette disgrâce de M. d'Affry<sup>24</sup> ; je n'en ay pas oui

---

<sup>24</sup> Louis-Auguste-Augustin comte d'Affry, seigneur de Saint-Barthélemy et de Bretigny, paroisse d'Asscns, au pays de Vaud, né à Versailles, le 28 août 1713, maréchal de camp au service de France, en 1748, ambassadeur du roi Louis XV près des Provinces-Unies, en 1755, lieutenant général en 1758, colonel du régiment des Gardes-Suisses, en 1767, promu chevalier des Ordres du Roi (Saint-Esprit), le 1<sup>er</sup> janvier 1784, mort le 10 juin 1793 en son château de Saint-Barthélemy et inhumé à Assens.

Il était fils de François d'Affry, lieutenant général au service de France, tué à la bataille de Guastalla, en 1734, et de Marie-Madeleine-Alexie de Diesbach. Sa femme était Marie-Élisabeth d'Alt, mariée le 2 juillet 1738, fille de Prothais-Joseph d'Alt, baron du Saint-Empire, et de Marguerite de Gléresse.

Il fut le père de Louis d'Affry, premier landammann de la Suisse.

(Renseignements dus à l'obligeance de feu le Conseiller national Max de Diesbach). Nous ignorons la cause de cette disgrâce.

parler, oh ! que j'en serois fâchée. Ils ont eu à Bet-tens, M. de Diesbach, rien ne transpiroit encore.

Que Dieu conserve notre chère M<sup>lle</sup> de Villars. Oh ! voyez-vous, je n'entends pas raillerie lorsqu'elle est malade. Il faut absolument qu'elle vive ; nous sommes déjà si appauvris, on n'en fait plus, on n'en voit plus des femmes comme elle. Vous avez raison d'imaginer que Saint-Gérand ne nous a pas laissé tranquille avec son projet de nous amener sa troupe en novembre, mais je n'ai absolument pas voulu m'en mêler, ni lui aider. Il pense à faire reconstruire la salle Bossy, je doute que tout cela puisse réussir. Luchet écrit à force. Voilà les mémoires de M<sup>me</sup> de Saint-Lys, il y a mis de tout : des notes, des réflexions, du guindé, du naturel, de la moralité, de l'esprit, de la raison ; et par ci par là d'assez jolies choses. Vous les trouverez chez tous les libraires. Enfin, j'ai quelque plaisir à voir imprimer chez Heubach des journaux et des romans tout frais, qu'on n'a qu'à s'abaisser et lire.

Les Montolieu nous ont beaucoup parlé de M. Lefort ; ils étoient priés aux fêtes allégoriques. Je me réjouis d'en entendre le récit par M<sup>lle</sup> de Sullens.

Adieu, mon cher cœur. Un bon baiser à Sébatant de ma part. Mettez-vous à m'aimer de toutes vos forces lorsque vous en aurez le loisir, parce que je vous chéris tous les deux extrêmement. Corcelles ne veut pas que je l'oublie auprès de vous. Adieu encore. Lorsque je seroi en ville je vous dirai quelques nouvelles.

L. DE CORCELLES.

*À propos de M. d'Affry de Saint Barthélémy, M<sup>me</sup> de Sévery dit à son mari dans une lettre :*

De Middel a été à Saint Barthélémy demander à M. d'Affry une compagnie aux Gardes-Suisses, qui va être vacante, pour son cousin d'Orzens (de Loys). D'Affry l'a refusée très poliment, à la française. De Middel s'en est vengé en disant à Wufflens qu'il n'y avait pas de quoi dîner chez M. d'Affry, qu'il n'y avait ni viande, ni poisson, ni volailles, ni gibier. On n'est pas persuadé de cette assertion !

*À propos de M<sup>me</sup> de Corcelles, Sabine de Cerjat écrit à M<sup>me</sup> de Sévery :*

Cette femme est adorable, Corcelles est bien heureux de la posséder. Sa santé, dans ce moment,

va à ravir, elle est en bonnet monté et en souliers, mieux que vous ne l'avez jamais vue. Elle a tenu le *jeudy* et *mercredy* se promène au jardin. Je suis sûre à présent qu'elle n'aura pas de rechûte. Le lait d'ânesse a fait merveille, vous comprenez comme nous sommes contents et heureux.

*Dans une lettre de M<sup>me</sup> de Charrière-de Tuyll à Constant d'Hermenches<sup>25</sup> nous trouvons l'impression que produisit sur elle le ménage de Corcelles, en 1772 :*

Je n'ai vu M<sup>me</sup> de Corcelles que les derniers jours, elle était malade et souffrante. Une chose m'a fait plaisir en la voyant, c'est un rapport entre elle et M<sup>me</sup> d'Athlone : elle n'a jamais été aussi bien que ma cousine, du moins je le crois, mais elle lui ressemble un peu. La physionomie de ma cousine est tantôt plus douce, tantôt plus rude, selon que son âme et les circonstances en décident ; celle de M<sup>me</sup> de Corcelles est façonnée par l'habitude de vouloir plaire, de vouloir être ce qui convient aux autres et de cacher pour cela ses peines et ses soucis et sa pensée. L'usage du monde a fait du

---

<sup>25</sup> Lettres de M<sup>me</sup> de Charrière à Constant d'Hermenches, communiquées par M. Ph. Godet.

bien et du mal à votre cousine et n'a rien fait à la mienne, ou plutôt le monde ne lui a point donné l'usage du monde ; pour être mon intime amie, je l'aime bien mieux comme cela. Je conçois bien qu'une femme puisse être assez folle pour s'éprendre de M. de Corcelles. Il a le petit art qui gagne quand on n'a pas le bonheur de le dévoiler, et ce silence fin et ces petites fines paroles qui ont l'air de cacher tout l'esprit qu'on ne fait pas paraître. Je le conçois d'autant mieux que dans mon enfance, j'ai aimé un homme qui avait cette finesse et cette sorte d'agrément. Le souvenir m'en amusait quand je voyais M. de Corcelles.

*L'effet que produisit M. de Corcelles sur M<sup>me</sup> de Charrière, fine observatrice, ne nous surprend point. M<sup>me</sup> de Corcelles, dans sa correspondance, ne laisse jamais percer la moindre impatience, mais nous avons tout lieu de croire que le caractère de son mari laissait à désirer.*

Corcelles, ce jeudi au soir (1769).

Hélas ! je ne l'ay seulement pas encore reçue cette lettre que vous ne voulez pas que je lise, ma chère Madame ; mais j'espère cependant qu'elle me sera rendue, je ne veux rien perdre de ce qui

me vient de vous, et quatre pages de votre main quelque soient leurs dates, me sont toujours très agréables. Vous êtes trop aimable de me parler de plâtre et de gypsier dans tout le détail qu'auroit pu nous donner un architecte, M. de Corcelles a donné réponse au sieur *Malland* dont je faisais un Grec, et dans trois semaines, s'il veut venir faire notre ouvrage cela nous accommodera beaucoup.

Vous me parlez de l'état de M<sup>me</sup> de Nassau, seroit-elle accouchée ? J'ignore depuis six jours, tout ce qui s'est fait en ville, n'ayant point eu de messages de ce pais-là ; au cas que Madame votre sœur ait eu une heureuse couche, je vous en félicite, ma chère amie, de tout mon cœur ; ce sera un grand soulagement pour madame votre mère ; que ce mauvais moment soit passé, voulez-vous bien les en assurer de ma part d'une façon très particulière ; notre amie Marianne me parle de votre santé et de celle de notre cher Sévery ; je les voudrais meilleures l'une et l'autre et sur cet article, il m'est permis d'être très difficile ; vous avez très bien fait de venir en ville ; la campagne est terrible par les quatre tems que nous avons essuyés. Je ne doute pas qu'on ne me trouve crevée un jour d'orage ou de pluye comme ces dindons faibles qui craignent les mauvais temps ; l'histoire que vous me contez de la brouillerie de M<sup>me</sup> de Sullens et de la Juge est

excellente ; les voilà bien ! qu'il y ait deux têtes à l'envers comme celles-là dans une petite ville comme la nôtre, cela ne me surprend pas ; mais que tant d'autres soient tournées, je m'en afflige, je l'avoue ; le séjour au bord du lac m'a fait presque pleurer, et tout ce détraquement est inouï ; que ces inconduites, ma chère amie, font briller les autres femmes, elles me paroissent des anges ; qu'est-ce que cette main qui vous tremble, mon Dieu ! Vos nerfs en sont-ils à ce point ? comme je m'occupe souvent de vous, j'ai pensé à vous recommander deux choses pour vos yeux dont vous me parliez il y a quelque temps ; l'une est d'éviter soigneusement les grands jours et les coups de lumière vive et frappante, dès le matin, à votre lever, craignez de recevoir le jour contre les yeux ; et ne travaillez jamais au soleil ; une autre chose encore ce serait de vous laver les yeux régulièrement tous les soirs avec de l'eau distillée de plantin ; voilà ma petite ordonnance que je vous prie de ne point mépriser. J'ai l'expérience en ma faveur, et il n'y eut jamais une meilleure vue que la mienne. J'ai souvent des lettres des chères Bressonnaz. Je suis un peu leur voisine. Je n'ai point encore pû aller voir M<sup>me</sup> de Carouge qui n'est qu'à demi-lieue ; nous avons M. de Brenles qui vient souvent (d'Ussières) ; nous habitons une maison



fort gaie ; j'ai un joli cheval de monture, enfin rien ne me manque pour être ici fort à mon gré hors le beau temps qui est la chose la plus rare au printemps, en été, en automne, en hiver, dans notre sot païs ; ah ! si je faisais un poëme de nos saisons, qu'il ressemblerait peu à celui de St-Lambert ; adieu, ma chère amie, ne me trouvez-vous pas bien babillarde, c'est le défaut des campagnards et puis c'est qu'il me semble que j'ai toujours cent choses à vous dire, n'est-ce point un indice que je vous aime beaucoup en vérité, je le croirois ; croyez-le aussi, je vous prie ; dites cent mille amitiés au bon et cher Sévery de notre part. Corcelles me prie de vous parler de ses sentiments, mais j'ai bien assez de besogne à vous exprimer les miens.

À Monsieur de Sévery,

À LAUSANNE.

À Corcelles le 31<sup>e</sup> (août 1769).

Vous aviez bien raison, mon cher Sévery, de croire que nous retrouverions notre portefeuille ; le voilà avec la bonne lettre que vous m'écrivîtes lundi passé et que j'aurois certes été bien fâchée qu'elle ne nous fut pas parvenue. Je

me flatte par les dernières nouvelles que nous eûmes de M<sup>me</sup> de Nassau<sup>26</sup> que vous êtes tranquilles sur son état, vous me le représentiez bien dangereux ; et je n'imagine que trop aisément, mon cher ami, combien vos alarmes et celles de votre chère femme ont été vives ; quels jours cruels vous avez passés, mes bons amis, et que je sais bien vous plaindre comme il le faut ; j'espère, s'il plaît à Dieu, que vous êtes hors de cette terrible détresse et que vous respirez un peu plus à l'aise, mais à présent toute notre inquiétude se porte sur votre femme. Je crains que le mauvais air, le trouble, le chagrin, les soins, les fatigues, la contrainte, tous ces maux réunis n'aient absolument dérangé sa faible santé. Voilà ce qui m'occupe très fort à présent ; au nom du ciel qu'elle se ménage, qu'elle cherche à rafraîchir son sang, à restaurer ses pauvres nerfs, qu'elle restaure toute sa personne enfin qui nous est si chère ; et vous, mon cher Sévery, la vie que vous menez depuis 8 jours n'est-elle pas pernicieuse pour les étouffements ; j'en tremble quand je songe que depuis le mois

---

<sup>26</sup> On se souvient que M<sup>me</sup> de Nassau était sœur de M<sup>me</sup> de Sévery.

d'avril vous, votre fils et M<sup>me</sup> de Nassau, vous avez mis cette pauvre femme au désespoir.

Corcelles, qui vous dit mille choses très empresées, est très reconnaissant des détails que vous vous donnez la peine de lui faire pour le gypsier, toutes les choses dont vous lui faites mention seront prêtes pour le temps où il viendra travailler. Il nous est essentiel que cet ouvrage soit fait cette année, si nous voulons habiter notre maisonnette l'été prochain. Quoi, vous aviez pensé sérieusement à nous surprendre ici ; et, sans vos tribulations, nous aurions eu la joye sensible de vous voir ; n'y a-t-il plus moyen que vous puissiez nous la procurer encore ; cette bonne chaleur nous fait tenir dans notre hermitage comme glû ; la ville nous fait peur ; nous y retournerons le plus tard que nous pourons ; et passerons le Jeûne dans nos bois moins solennellement, je l'avoue, mais d'une façon moins fatigante ; nous sommes assez près de Mézières et nous voyons quelquefois M. et M<sup>me</sup> de Carouge<sup>27</sup> qui expressément m'ont priée de faire bien des amitiés à vous et à M<sup>me</sup> de Sévery ; Marianne, leur fille, est toute pleine du souvenir de vos bontés. Faites-nous donner de vos nou-

---

<sup>27</sup> M. et M<sup>me</sup> de Diesbach de Carouge.

velles et de celles du Chesne<sup>28</sup> je vous en prie. Adieu à mon bon ami et à sa chère moitié, je suis à vous.

*M<sup>me</sup> de Corcelles écrit encore à son amie :*

Un bruit de cabriolet fait retentir le pavé, vite à la fenêtre ; ce sont nos amis, on court, on se réjouit ; les Saint-Cierge disent : ah ! que c'est une heureuse rencontre, nous baptisons aujourd'hui ; ils seront de la fête ; vite Nicolas, Samuel ; courez savoir s'ils sont bien là. Oh ! que *nani*, ne vous flattez pas d'un tel plaisir ; il me faut lire au lieu de vous voir, ma très chère et très aimée, que notre Sévery est souffrant ! Dieu que je suis touchée, je n'ai qu'un instant pour vous le dire, pour vous embrasser ; la *prière* sonne. Je me porte un peu mieux, mais je n'ai pas trop de force. Je vous aime cependant de tout mon cœur. Je vous écrirai plus à mon aise, incessamment. Corcelles et Madelon, M<sup>lle</sup> de Bavois et son frère font les compères et comères de notre petit drôle que vous trouverez très embelli. Donnez-moi de vos nouvelles. Je suis à vous.

---

<sup>28</sup> M<sup>me</sup> la Comtesse de Nassau habitait alors la maison Chandieu, rue du Chesne.

*M<sup>me</sup> de Corcelles remercie, de la façon suivante, son amie de Sévery, qui lui avait envoyé des fruits et fleurs du midi.*

Que vois-je ? Mes yeux, ne me trompez-vous point ? Bergamottes, oranges, cédras et des grenades, œillets. Les îles d'Hières elles-mêmes renfermées dans cette boîte. Ah ! ce n'est pas celle de Pandore, ma foi ! Jugez avec quel transport, quelle surprise, quelle joie, je l'ai ouverte, cette bien-aimée boîte. Arrivant de Sévery, j'avois grand besoin, chère amie, de quelque chose d'agréable, enveloppée dans un vilain et gros rhume qui me fait mourir. Je n'existais qu'à moitié lorsque votre envoi charmant me ranime ; vos fruits sont beaux, mais ils viennent de vous ; c'est un souvenir, une amitié. Je suis surprise que vos cédras aient si bien mûri cette année ; ceux de Corcelles commencent seulement à jaunir et nous ne les aurons que l'été prochain ; mais je reviens à ce qui me tient encore bien plus au cœur, vous aviez promis d'être ici à la fin de septembre, mes chers amis. Vous m'avez trompée. Savez-vous que nous sommes en plein octobre. Vous nous menez de huit jours en huit jours comme Pierre le Roux et

voilà la fin de l'année tout à l'heure. Croyez qu'on pense beaucoup à vous, qu'on vous regrette, qu'on vous désire et que l'on vous aurait écrit sans fin, sans cesse si l'on avait cru que nos lettres vous parvinssent encore.

Comme j'étais à griffonner, voilà Tappy, Tappy qui me dit : Mon maître est arrivé ; Madame arrive demain ; j'ai failli l'embrasser. Bonjour, donc, ma très chère, en attendant demain que je vous tienne dans mes bras.

Ce mardi.

*Et encore :*

Me voilà en reste avec vous, mon aimable amie, j'ay par devers vous deux de vos lettres et me voicy auprès de la fenêtré par un temps des dieux, à causer avec vous comme si vous étiez là, que n'êtes-vous icy à ma fantaisie, chère femme ; réellement on ne se voit pas en ville, on ne se parle pas, ce n'est qu'aux champs qu'on peut être ensemble. Oh ! je veux aller à Sévery, moy, oh ! je veux que vous veniez ici, vous ! Ne laissons pas écouler la vie sans jouir de notre amitié, de notre confiance, du rapport de nos goûts ; hélas ! je dois être plus avare de mon temps que vous, qui avez une perspective plus longue ; aussi je m'afflige

lorsque je sens glisser sous mes doigts les jours, les mois, les années, comme des mailles qui m'échappent, sans que j'aye goûté les plaisirs qui sont de mon ressort, et à ma portée ; car, grâce au ciel, je n'eus jamais de folle ambition à cet égard et tout ce que je demande me paraît convenable et s'accorde avec ma position. Mais qu'est-ce que je rêvasse là ? Je laissais aller mes idées à l'abandon.

Je vous conterai, ma très chère, qu'hier, étant dans la plus grande sécurité après notre déjeuner, j'entends Biche défendre nos avenues et se tuer de japer, et puis des voix qui la caressaient, j'ouvre les yeux et je vois trois beaux gentilshommes entrer tout montés dans la cour : c'était d'Erlach qui fièrement passoit le premier, puis Louis de Villardin, puis Saussure de Morges ; vous savez comment l'on s'étonne, comment l'on s'écrie, comment l'on s'empresse. Ce fut un bouillon de caresses, d'éclats de joye, de bonne humeur que vous imaginez. Et puis, quel plaisir de les voir bâfrer et se réjouir comme des enfants d'avoir sçu inventer de nous venir surprendre, et puis dans cette heureuse disposition qui tient à leur âge de trouver tout beau et joly, et puis de nous raconter tout ce que nous savions déjà ; j'espère que vous voyez cela comme si vous y étiez. La journée nous parut

courte, et le moment du départ toucher de trop près celui de l'arrivée.

Il est sûr qu'il faut de temps en temps à la campagne de ces moments-là pour relever le plaisir de la tranquillité. Ils nous donnèrent bien des détails de la fête du Marquisat à St-Sulpice que j'ay regretté et pour vous et pour nous ; c'est une de ces choses qui se font et qui réussissent si rarement que j'en aurais voulu avoir ma part comme je l'ay si souvent des événements désagréables. J'aime les bois, le lac, la rivière, les bateaux à la passion, et j'aurais eu mille divertissements à ma mode dans ce lieu charmant. Il n'a pas tenu aux Saint-Cierge de nous y attirer, mais il fallait quitter bien des petites affaires commencées ; nous n'avons pas eu le courage, ni Corcelles ni moy ; ce n'est pas que si c'eût été un peu plus à notre portée nous n'en eussions été bien aises ; on vous aura fait toute la narration de cette journée où les enfants de Saint-Cierge ont paru à leur avantage ; cela seul m'eût intéressé.

Nous quittons notre maisonnette mercredy ; plusieurs choses nous y obligent. Je suis fâchée d'arriver plus tôt que vous, mes chers amis ; il me semble que c'est presque vous faire une infidélité. Je crains d'avoir perdu toutes mes belles manières



et oublié mon beau langage. J'ay tant parlé patoy que je ne me tireray point d'affaire avec mes commères de Wurtemberg, de Lannion, de Tonnerre, comme je savais si bien faire icy avec mes voisins, Henny, Penseyres et Gessenay. Ce que vous me racontez de votre femme malheureuse est bien joly, bien intéressant, bien exprimé ; cela me rappelle ce que la mère du châtelain, en parlant du jour de la mort de sa fille, nous disait : « Il me semblait que *lo solei sé retiravé in avant* ». Avouez que c'est du poétique, cela. On parle d'une pièce de Dorat sur la comète en question ; nous avons celle de Voltaire en prose qui est bien de lui et comique ; mais de tout ce qui s'écrit, la lettre de Grondeler est la plus drôle. J'en riois si fort que je ne pouvois pas achever de vous lire. Que je vous remercie de m'avoir fait ce bien. Vous voyez souvent votre aimable tante<sup>29</sup> ; dites-lui, je vous prie, le plaisir que j'ai eu à la posséder icy. Je crois la voir encore marcher lestement dans les prés et communiquer le feu de son esprit à tous les objets. Ne viendra-t-elle point en été icy ? Ménagez-moy ce bonheur-là, ma chère amie. Ah ça, lorsque je seroi à Lausanne, je vous écrirai au long et au

---

<sup>29</sup> M<sup>lle</sup> de Chandieu de Villars.

large ; le tableau a changé depuis que vous l'avez quitté, ainsi je vous manderai des nouveautés. En attendant, recevez mes tendres embrassements tous les deux, et des caresses aux petits. Nous regardions le charmant de Tuyll<sup>30</sup>, depuis longtemps sur les bords du tombeau ; il n'a fait qu'un pas pour y descendre. M<sup>me</sup> de Charrière s'y attendoit aussi, mais cette perte ne lui sera pas moins sensible.

Adieu encore, mes chers amis. Mon camarade vous dit bien des choses.

À Corcelles, ce dimanche 13 juin 1773.

*À propos de cette fête au Marquisat de St-Sulpice, à laquelle M<sup>me</sup> de Corcelles fait allusion, citons la lettre de Sabine de Cerjat qui la décrit fort bien.*

Le souper de Mademoiselle d'Aubonne alla bien ; l'Évêque ne vint qu'à huit heures, parce qu'il était au Pavement<sup>31</sup> où les Meyn donnaient un

---

<sup>30</sup> Diederick ou Dittie-de Tuyll, mort à Naples en mai 1773, frère de M<sup>me</sup> de Charrière.

<sup>31</sup> Propriété des Meyn-de Crousaz.

concert à tous les étrangers. Monsieur Tissot vous aura dit que les Saint-Cierge au lieu d'un souper à l'Évêque de Noyon étaient déterminés à donner un dîner au fond du bois de Saint-Sulpice<sup>32</sup> et invitèrent tous les étrangers. La duchesse de Wurtemberg<sup>33</sup> a prit la fantaisie d'en être et Montolieu arrangea cela. De Middel et Mézery me dirent tant de choses sur le bois, les broussailles, les grenouilles, qu'ils me refroidirent complètement. J'allais avec M<sup>me</sup> de Crousaz et M<sup>me</sup> Polier avec un sentiment pénible de crainte que cette partie ne réussît pas. Ce qui est l'affaire de nos amis devient la nôtre. Cependant un sentiment de coquetterie, le désir de n'être pas mal mise, m'engagea à exhiber le « déshabillé de gaze ». Combattue encore par la crainte de mon « sosie » doublé de jaune, Madelon partit avec M<sup>me</sup> d'Aubonne et M<sup>me</sup> de Tonnerre. Le temps favorisait, un air de bise en assurait la durée et prévenait la chaleur. On se rencontra tous à midi, dans le bois. Une grande table sous les arbres, avec un bon déjeuner, chocolat, café, bon beurre et bonne crème ; on se promena en attendant la duchesse qui arriva à

---

<sup>32</sup> Petit village au bord du Léman.

<sup>33</sup> Née comtesse Sophie de Beichlingen.

six chevaux, grande considération. Robe de taffetas, chapeau... Sa dame d'honneur, de même, son gentilhomme, M<sup>me</sup> de Sullens, Montolieu. On déjeuna avec cet air de liberté et la faim que donne toujours le grand air. Les Françaises se tenaient un peu dans l'éloignement de la duchesse et pourtant se rapprochèrent. Puis nous fûmes au bord du lac voir arriver la barque et la musique, il en descendit Mesdames de Pons, Villardin, Montrond et des hommes. On rentra dans le bois. Les petites de St-Cierge, David et d'Orges, habillées en bergers avec des corbeilles de fleurs présentèrent un bouquet à la duchesse et à toutes les femmes ; ce qui faisait un spectacle charmant et champêtre qui mena jusqu'à trois heures. On allait se mettre à table quand l'Évêque de Noyon, dans son bel équipage, parut dans le lointain avec Barral et Montcharet. Ils avaient déjà dîné et ne s'assirent point. Le dîner fut charmant, de l'abondance sans profusion, l'appétit extrême prêtait encore du goût aux mets. On était gai et content. Déjardin et la musique qui n'était pas trop bonne, jouait dans le lointain et faisait illusion. Au sortir du dîner, nous sautâmes quelques contredanses, des allemandes, des ronds. Puis, tous les carrosses s'attelèrent et nous conduisirent au bord du lac et la journée finit par une promenade sur l'eau. L'enchantement des

Français sur les plaisirs de la journée, et le charme de la vue, m'a paru vrai, ou du moins a été bien joué. Mais ce que je trouve plaisant, c'est l'arrivée de M. de Champanetz qui, de Picardie, prend la poste pour voir sa belle-mère et arrive à point nommé pour se trouver à Saint-Sulpice. Il ne m'a paru ni joli, ni agréable. Ma chère amie, si quelque chose a troublé notre plaisir dans cette jolie journée, c'est le regret que vous et M<sup>me</sup> de Corcelles n'y fussiez pas ; par un mouvement involontaire je vous cherchais partout et je ne puis assez vous dire combien je vous ai regrettées. Hors les femmes que je vous ai nommées, nous avons M<sup>me</sup> de Montolieu, Tissot, le jeune de Crousaz, d'Orges. La Villardin était dans la langueur, un reste de mal de gorge, de la veille, l'avait un peu défaite. Angélique de Saussure-Bavois, toujours en action avec d'Orges fut de la plus grande utilité à nos amis. Mais ce spectacle qui me frappait le plus, fut celui de tous les carrosses attelés, de toutes les livrées, tous les gens de Saint Sulpice, les pauvres, les enfants, les vaches, les moutons, les belles dames, les beaux messieurs, tous ces mélanges, au milieu d'un bois, à travers des branches formaient des groupes si variés que j'aurais voulu les peindre. Il en est un qui me parut bien plaisant : la duchesse assise sur un fauteuil, des dames autour d'elle et le

marquis tenant sur sa tête un parasol blanc, avait l'air d'un petit nain.

Mon amie favorite est la comtesse de Lannion.

Elle est vive, jeune, simple, gaie et charmante. J'en suis enchantée ; je crois aussi que j'ai un faible pour M. de Chabot, je n'en suis pas bien sûre encore. J'ai eu la faiblesse de danser avec Barral et m'en repentis, quand il mordit mes doigts et les baisa ; j'eus soin alors de le tenir toujours à une bonne distance, mais il s'émancipa un peu. Je ne vous dis aucun détail de la figure de la duchesse, je la trouve belle, M. Tissot vous en aura parlé, il en est dans l'enchantement. Il faut la voir pour la bien juger. Elle aura deux assemblées par semaine, réglées. Je ne sais si les Français en profiteront beaucoup, il y a toujours un peu de cérémonie qui leur paraît à charge.

J'oubliais de vous dire que l'on fit une collecte pour les pauvres de Saint Sulpice, la quêteuse fut la vicomtesse de Pons. On trouva des louis au fond de la bourse et le tout monta à quarante écus. Je ne sais pas encore à qui cette bonne idée vint, mais elle m'a paru bien à propos ; il y a beaucoup de misère dans ce village et leur « pâquier » a sûrement souffert par la quantité de carrosses et de chevaux.

Ma chère amie, vous avez très bien deviné ce qui nous fit rester en ville il y a huit jours, une pluie à seau et le mal-être que donne le mauvais temps, ce n'est pas sans regret, comme vous pouvez le croire, que j'ai vu s'écouler icy les seuls moments que je pouvais être à Sévery ; je ne sais de quoi je me suis avisée d'avoir de l'oppression cet automne, M. Tissot m'a fait commencer des remèdes que je prendrai trois semaines et qui ne peuvent se transporter ; tout est dit donc pour cette année, en voilà deux qui se sont passées sans que j'aie pu vivre à la campagne avec mes amis ; c'est une privation que je sens. Dieu sait si nous pourrons être tranquilles l'hiver prochain et accrocher de ces bonnes et douces soirées que j'aime tant ; nous sommes assez libres dans ce moment parce que le train de la ville n'est pas commencé et que l'on échappe aux devoirs comme si l'on était absent. Vous savez que ce cher de Langalerie est arrivé, qu'il règne beaucoup d'union entre ces trois enfants, qu'il n'y a point de testament, que les frères en sont contents ; Charles garde Mon Re-

pos, Angélique vient de passer l'hiver chez la grand'mère et se mettra en ménage au printemps.

Je suis on ne peut plus contente des enfants, ils sont comme ils doivent être, pénétrés de regrets, si bien disposés, tant de raison, tant de sentiments qui intéressent et vont au cœur ; ne croyez pas que l'impression de cet événement soit dissipée dans nos esprits ; il n'y a légèreté qui tienne, on y revient à tout propos<sup>34</sup>. Pour nous achever encore voilà M. d'Aubonne obligé de retourner à Cabanis<sup>35</sup> essayer une plus terrible opération que la première ; il s'y prépare par un régime et puis ira s'établir à Genève avec sa sœur. J'ai dit hier à l'évêque (de Noyon) votre souvenir, il part le 22 et voudrait vous voir avant, mais vous ne parlez point de votre retour et je n'ai pu lui donner à cet égard d'espérance ; il a fait partir presque toute sa maison et nous lui donnons à souper à tour de rôle d'ici à ce temps-là ; il est ce soir à la maison avec les quatre Françaises, un peu de Bressonnaz, les Polier qui sont en ville et M<sup>me</sup> de Saint-Cierge qui est de retour. Baron quitte Bettens demain, il mè-

---

<sup>34</sup> Le marquis Gentils de Langallerie succomba à la morsure d'un chat enragé le 17 octobre 1773.

<sup>35</sup> Le grand médecin de Genève.



nera les premiers jours de la semaine David en pension près de Nyon chez un nommé Béranger, recommandé et protégé par vos amis, mon cher Sévery ; ce qui nous a déterminé pour cet emplacement c'est précisément le voisinage des Prangins, Reverdil, Ribaupierre, qui ont pris à cœur ce nouvel établissement de Béranger et y veilleront. M<sup>me</sup> de Champagne ne sait pas encore si elle restera au Chesne. Nos parents arrivent dans ce moment. Voilà quinze jours hideux et des déluges ; ne me venez pas dire qu'il fait un grand soleil à Morges, car je me fâcherais. Ma chère amie, tout ce que vous me dites sur ma santé est bien capable de m'y faire prendre intérêt, oui, c'est pour l'amour de vous que je veux devenir d'une robuste constitution. À propos de plaisir, je fais mille jolis plans pour lire avec vous de l'anglais et puis de l'*Éducation* par Helvétius que l'abbé Coupé veut me prêter et dont on dit du bien. Il faut absolument que nous fassions un mode de vivre de vous à moi, par exemple une heure de la matinée fixe comme si c'était une leçon ; quand j'irai chez vous, vous me donnerez une marque, et quand vous viendrez vous en aurez une aussi, cette idée me réjouit, je veux la conserver et y croire. Revenez donc, mes très chers et aimables amis, et que je vous aye bientôt dans mes bras, en attendant je

vous embrasse tous deux en imagination de tout mon cœur et tous les deux bien tendrement. Corcelles vous dit beaucoup de choses très empressées. Adieu, je suis à vous, faites une caresse pour moy à vos enfants.

Ce vendredi 12 novembre 1773.

*En fait de jolis sentiments, M<sup>me</sup> de Sévery était l'émule de son amie et nous ne résistons pas à donner aussi une lettre d'elle écrite cette même année, à son mari, et renfermant une quantité de petits détails domestiques.*

Mon très cher petit cœur, je t'écris tous les jours, et ce m'est une joie, il m'est venu en pensée aujourd'hui que tu étais dans ton ménage de garçon et que jeudi tu verrois arriver une femme et des petits enfants, comme cet homme de la comédie qui espère qu'il n'entendra plus parler d'une ancienne intrigue, et dans ce moment la femme et les petits enfants arrivent ; qu'en penses-tu ? Daniel<sup>36</sup> a eu envie d'aller à Lausanne avec deux chevaux, pour avancer le transport de nos affaires. Caton ne boite pas plus que moi, mais on veut ménager ses

---

<sup>36</sup> Un domestique.

pieds pour qu'elle puisse nous ramener, elle a les deux pieds enveloppés et saute dans la cour comme une chèvre. J'ai fait partir le char ce matin avant 8 heures, les poules étaient délicieusement dans leur petite maison, les dindons ne seront pas moins bien. Pinguelet et Louis-Joseph ont posé la double-porte et fini celle d'entrée qui va supérieurement, comme le modèle anglais. Vuichet demande de faire à tâche le verger, je ne veux absolument pas donner plus de 36 L. pour cela. Défends-moi, dans ta lettre, de donner davantage ; il le fera, mais il voudrait des culottes par-dessus et je n'en ai point à lui donner.

Daniel marquera du bois au fermier, je tâche de ne rien oublier. Louis-Joseph m'a dit adieu aujourd'hui, il part lundi et sera toujours à notre service, je lui ai payé une demi-journée qu'il avait encore, il est parti content et te fait mille compliments ; ne dois-je pas donner de l'argent au ministre pour les pauvres ? Charles s'en va mercredi, je trouve qu'il se forme un peu, c'est-à-dire qu'il se déplatise avec nous, je ne sais s'il hausse, ou si je baisse, je crois plus volontiers le premier. Il me conta hier avec finesse que Minette (Angletine) avait eu peur que les souris ne vinssent l'attaquer et elle disait : « Les souris mangeront Minette, et il n'y aura plus de Minette », et en disant cela elle

était pénétrée d'un effroy et d'une consternation, comme si la nature allait être en souffrance du seul soupçon qu'il n'y eut plus de Minette !

J'oubliais de te dire que ce matin Angletine est venue demander *ses lettres*. « Quelles lettres ? » ai-je dit. Elle demandait celles que tu lui avais écrites. On ne peut pas, à trois ans, avoir plus d'idées ! Voilà bien des détails d'ici, adieu cher petit bien-aimé. Nous vivons d'une économie plaisante, une poitrine de mouton nous fait deux repas. Nous ne dépenserions pas en tout 40 L. par mois en hiver, en mangeant toutes les provisions qu'il y a ici. Mais serait-ce vivre ? Oui, à beaucoup d'égards, mais à d'autres : la société, un bon feu avec ses amis, souper ensemble, rire un peu, c'est exister réellement et je t'avoue que je pense avec plaisir à tout cela.

Adieu, cher petit ange, ne m'oublie pas auprès de l'évêque, embrasse tous mes amis pour moi.

À Sévery, 1773.

*Dans la lettre qui suit, M<sup>me</sup> de Corcelles entretient son amie de la politique française en 1774, au moment de la mort de Louis XV et de l'avènement de son petit-fils Louis XVI.*

Ce vendredy au soir.

Vous êtes réellement une excellente amie de m'envoyer quatre pages de votre écriture, comme je les ay caressées ; je crois que pour en recevoir souvent je m'éloignerais de vous, ce raffinement n'est pas si mal entendu qu'on pourroit le croire. Hélas ! se voit-on en ville ; côte à côte on ne peut se rien dire ; le plaisir parfait seroit de vivre à la campagne avec les gens qu'on aime. C'est là que l'on se communique, que l'on s'entend ; que l'on se parle ce qui s'appelle parler ; nous serions très heureux icy tous trois si le tems ne nous tenoit une rigueur inouïe, dans huit jours le ciel ne nous en a accordé que deux de passables, convenez qu'il y a là une économie de faveurs affligeante pour nous, cependant grand feu, grand café, grands livres, grands ouvrages, voilà nos ressources ; mais nous sommes prisonniers et il n'est pas question d'aller voir le jardin seulement, ni tout ce que nous y avons semé et dans ce moment occupés uniquement de nos choux, de nos laitues. Il est cruel de ne pouvoir aller un peu gratter la terre et mettre le nez sur les petites plantes pour les regarder pousser, je vous assure que Corcelles ne sera point vilain cette année. Je suis touchée que vous n'y puissiez venir ce printems ; dans l'été vous serez éloignée, le voyage sera difficile et ne se fera point, et

la vie passe. J'ay regretté de ne pas voir ce d'Erlach qui est aimable à mon goût ; a-t-il marqué du souvenir et de l'amitié ? qu'il seroit charmant de n'être pas Bernois. Vous avez M<sup>me</sup> Constant, êtes-vous souvent ensemble ? J'aimerois être en tiers avec vous, dites-lui mon chagrin de ne pas jouer aux barres avec elle.

Vous me parlez, ma chère amie, d'un livre qui doit être bien amusant, ne pouroit-on l'avoir à quel prix que ce soit, vous qui êtes si active, vous trouverez peut-être bien le moyen de l'accrocher ; nous sommes tout à fait occupés de la Cour de France ; ce jeune roy, ce renversement de tout ce qui étoit il n'y a que trois semaines en règne me fait une impression que je n'ay jamais éprouvée ; les nouvelles particulières que nos François nous procurent nous rapprochent si fort de Paris, de Versailles, de Choisy qu'il me semble que c'est tout près ; et ce qui s'y passe en devient plus intéressant ; c'est comme un paysage rapproché où l'on a du plaisir à distinguer les objets, les maisons, les arbres, les ponts : ces lointains à perte de vue ne vous disent rien, ne vous amusent point parce que c'est si vague, qu'ils ne fixent pas vos idées ; et sur tous les sujets nous aimons ce qui est précis et clair.

Dites-moy, ma très chère, comment M. de Montolieu a-t-il trouvé sa femme. J'en voudrois des nouvelles sûres, vous en aurez par M<sup>me</sup> votre mère ; tâchez aussi, je vous en prie, de savoir par M<sup>me</sup> de Champagne ce qu'on lui mande de M<sup>me</sup> de Lannion, qui me tient au cœur, comment celle-là se trouve-t-elle de l'équitation, dites-m'en quelque chose ? Je me trouve mieux malgré le froid, c'est-à-dire lorsque l'été nous reviendra je me porteroi à ravir. Oh ! que j'avois besoin de repos, mais dites-moi donc à quoy l'on se fatigue tant dans cette bicoque de Lausanne ; je trouve ma lassitude tout à fait pitoyable, vous seriez charmée de la tranquillité de Marianne ; elle n'a point ici comme en ville la tête en écharpe et le cœur en échec. J'espère que cette apathie qu'elle ne goûte jamais lui sera remède, elle est d'un bien aimable commerce, j'aime son petit train, elle a trois ou quatre établissemens dans la même chambre, une douzaine de livres entamés qu'elle parcourt, recevez d'elle, ma chère amie, mille tendres amitiés ; adieu, mon cœur, je ne puy plus écrire aujourd'huy, mais je reprendrai ma jaserie avec vous dans peu. Vous êtes bien brave d'avoir Angélique, elle doit s'ennuyer à la fin de battre toujours ce buisson, comme vous dites, faites-lui des caresses de ma part et priez-la de m'écrire quelques mots et vous,

Belle, donnez-moy quelques-uns de vos moments. J'en sentirai bien tout le prix, je vous en assure, et vous aime beaucoup mieux que moy-même.

Voilà Marianne qui lit tout bas le *Temple de Gnide* et qui me dit brusquement : Madame de Corcelles ! Ah ! que je voudrois aller à Gnide. J'ay trouvé ce souhait si plaisant que je vous le mande tout chaud.

*M<sup>me</sup> de Sévery étant à Hanau en 1774-1775, M<sup>me</sup> de Corcelles lui adresse les lettres suivantes.*

*Dans la première, elle parle du mariage de sa cousine, la générale de Charrière, née Angélique de Saussure, souvent confondue avec M<sup>me</sup> de Charrière de Tuyll. M<sup>me</sup> de Charrière était connue par son salon de bel esprit. Elle avait épousé Henri de Charrière, alors major au service Sarde.*

À Madame de Sévery, à Hanau.

Lausanne, ce 20 octobre 1774.

J'avois la plus grande envie, ma très chère amie, de remplir ce papier blanc qui vous a déplu dans ma dernière lettre, de la nouvelle que vous aurez apprise il y a peu de jours, mais je n'avois pas la permission de vous dire alors tout le plaisir que



me fait l'établissement de notre Angélique avec M. Charrière, il me semble que puisque votre cousin épouse ma cousine, nous devenons un peu parents par cette alliance ; réellement ce mariage est tout-à-fait bien pensé. Je crois qu'ils seront heureux, leur fortune réunie suffira à un très joli ménage et Angélique vaudra bien mieux encore, étant fixée, et ne dépendant que d'un galant homme ; nous sommes tous très satisfaits de cet événement, il est généralement approuvé. Vous aurez su comment de Middel a fait le mariage, mais vous aura-t-on mandé toute la grâce qu'il y a mise ? Pendant trois semaines qu'on attendait l'époux, il a fait l'impossible pour que l'inquiétude ne saisisse point l'épouse. M<sup>me</sup> Baraban y était, et puis deux jours avant l'arrivée, le doyen Polier de Bottens, et le bon Monsieur de Mex, prêts et entretenus là, tout exprès pour le moment de la cérémonie ; et puis le jour de la noce tous les vrais et bons amis d'Angélique, et tout le reste de la semaine, festins soirs et matins du meilleur goût, et, doué d'une aisance parfaite, beaucoup de monde à demeure ; enfin, j'en suis encore dans l'admiration, et de l'ordre et de la tranquillité qui régnaient dans cette maison ; ce n'est sûrement pas pour Angélique une petite satisfaction que celle de vous appartenir de près, mon cher Sévery, aimez cette nouvelle

cousine, je vous en prie beaucoup ; jugez combien ces nouveaux mariés s'impatientent de votre retour. Ils reviennent demain s'établir tout-à-fait dans leur joly appartement où nous serons ensemble, avec vous, mes chers amis, avant le mois de février, si vous tenez votre promesse ; vous ne sauriez croire quelle langueur votre absence et celle des Bressonnaz me donne, on a beau avoir les plus beaux priés, l'invitation, la comédie, les fêtes, j'éprouve qu'il n'est point de véritable plaisir sans ses camarades et que tout devient insipide lorsqu'ils nous manquent.

Je regrette beaucoup, ma très chère, cette longue lettre que vous m'aviez écrite et que vous avez gardée ; pourquoy m'en priver, j'aurois su aussi bien que vous la jeter au feu ; souvenez-vous que vous me redeviez tout ce qu'elle contenait. M<sup>me</sup> de Champagne est de retour, mais bien faible, tant de l'effet des remèdes que d'une fièvre catharrale qui l'a prise comme vous le savez, à Langnau<sup>37</sup> Elle ne peut juger à cause de cet incident de ce que sa santé a pu gagner. Dans le fond, M. Tissot va tous les jours la voir et l'autre jour il m'en parla avec tant d'intérêt en me la recommandant et me

---

<sup>37</sup> Où l'on allait consulter l'empiriste Schupbacher.

priant d'aller souvent lui tenir compagnie que cette bonté de sa part me fit venir les larmes aux yeux ; notre amy est très peu des nôtres, on dit qu'il travaille dans son cabinet et qu'il paroîtra bientôt un livre de lui. J'avoue que j'aime mieux qu'il donne sur nous la préférence à l'étude, qu'à la signora Galigai, car lorsqu'il nous quitte pour le Chesne j'avoue que je me sens une petite colère dans le fond du cœur, que je ne puis vaincre.

Nous avons aussi essuyé, ma belle dame, des froids extrêmes, à deux reprises le thermomètre a 8 ou 10 et demie, c'est trop pour nous et surtout pour moy qui m'en suis bien ressentie. Notre cher Sévery n'a pu quitter sa mauvaise habitude de rhume. J'espérais que l'air que vous respirez et qui lui convient l'en auroit empêché, ramenez-le nous bien allègre et vous aussi, chère femme, c'est la seule chose qui puisse nous consoler de votre éloignement. Au reste, le fidèle Auboin a bien rendu tout de suite les 40 livres à Corcelles, cela n'étoit pas du tout pressé ; M. de Mex me parla beaucoup à Dorigny, de Minette, nous bûmes à sa santé, c'est un attachement qu'il ne dissimule point et vous jugez qu'il nous en récita bien des traits d'esprit qui ne m'ennuyoient pas, je vous assure, lorsque je pensois : cette Minette-là est à nos Sévery ; vous retrouverez Pinpin aussi gentille, elle

est en pension, et Henry, les trois aînés, se plaisent beaucoup ensemble.

Les Montolieu sont en ville, mais lui a une fluxion cruelle. Jugez combien il gémit d'avoir le couvre-chef et tous les paquets du monde autour de sa tête martiale, cependant il étudie des rôles, il est de notre troupe ; on donne la *Surprise de l'amour* et la *Gageure* le jour de l'an, la troupe de Crousaz-Bottens, le lendemain, l'*Enfant prodigue* ; ainsi les représentations alterneront, et le tout de bonne amitié. Si vous revenez en janvier on pourroit redire pour vous et pour les Bressonnaz les pièces déjà représentées, mais, si vous leur laissez le tems d'oublier, je ne répons de rien ! Hélas ! ma chère amie, nous avons bien su la mort de ce Baron de Berg avec des détails qui vont au cœur et les mieux faits et les plus parfaitement écrits par sa veuve à St-Cierge qui vous gardera les lettres qui méritent d'être lues. J'ay conté à l'Évêque la manie de l'homme aux Papes, elle est bien plaisante et à Crousaz, le nouveau violoncelle, c'étoit à chacun de leur compétence, et vous voyez qu'outre tous les plaisirs que me font vos lettres j'ay encore celui de les remâcher avec d'autres.

Le banneret Constant vient de se séparer de son coffre-fort et achever de mourir<sup>38</sup>. Il ne laisse que 450.000 livres, excusez du peu ; 180.000 à Belon, 10.000 aux pauvres, à Richard rien, que la légitime de sa femme et tout le reste est tombé dans la gueule de Rebecque qui la tenoit ouverte à cette intention ! Le duc d'Hamilton est bien celui que vous avez vu sur le Théâtre ou dans les coulisses de St-Gérard, et puis amoureux l'automne dernier à la Chablière ; M<sup>me</sup> de Miremont est une femme bien aisée à vivre, je la crois d'un caractère sûr, elle en a donné quelques traits qui me l'ont fait aimer. Je ne lui ay point vu, ni de hauteur, ni de prétention ; l'humeur égale et très caressante, caressante comme un enfant lorsqu'elle connoit un peu ses gens ; elle n'affiche point l'esprit et ne se presse point d'en montrer ; ses yeux en ont beaucoup, elle n'est pas plus grande que M<sup>me</sup> de St-Cierge, assez bien faite, maigre, un nez pointu et quelque chose dans la bouche qui a plus de caractère et d'esprit que de beauté, elle rit aisément et volontiers, n'a jamais l'air malin, mais : lorsqu'elle se porte bien elle est gaye, épanouie, et vive avec

---

<sup>38</sup> Augustin de Constant, banneret du Pont, marié deux fois, mais sans enfant.

douceur. Avec toute cette amabilité une chose revient : c'est qu'elle me semble toute à elle, et jamais aux autres, cela paraît d'abord et vous le sentirez, j'en suis sûre, j'ai même de la peine à bien rendre mon idée parce que c'est un sentiment et ce sentiment tout le monde l'éprouve, tous, tous. Il faut entendre St-Cierge sur cela, il est original comme à l'ordinaire ; vous avez de toute la maison St-Germain mille amitiés et d'icy beaucoup.

Vous retrouverez la vole, pire que jamais au cercle, plus de Wish, la Vole, c'est une rage. Je lis avec délice à présent le voyage de Sicile, par Brydone qui me l'a prêté ; c'est un anglois facile, nous vous gardons cela et les lettres de Lord Chesterfield. J'espère que c'est la dernière lettre que je vous écriray et qu'en réponse vous me direz : nous partons. Mon Dieu, avec quel plaisir, quels transports je vous embrasserai tous les deux. Je me représente le moment où je vois descendre la rue à votre équipage et le cœur me bat en y pensant. À revoir donc, mes aimables amis : le ciel vous ramène à bon port. Je suis à vous.

Ce 15 février 1775.

J'ay tant de choses accumulées à vous dire, ma chère et aimable amie, que je ne says presque par

où commencer ; le mois de janvier s'est écoulé dans l'espoir de votre retour, et j'ay cruellement été trompée à cet égard comme à bien d'autres, je ne vous attends plus et tâche d'oublier que je puis vous avoir une fois pour voisine. Basta ! vous auriez eu de ma prose, mais depuis un mois j'ay toujours été assez malade, mauvais rhume, etc., le tout s'est terminé par un vésicatoire, et me voilà dans ce moment assez en train de causer à mes chers amis d'Allemagne ; oh ! que vous m'avez manqué dans mes tribulations, que ce grand mot de tribulation ne vous en impose pas trop, il ne s'agit que de misères de société, mais cependant, je vous ay cherchés cent fois sous ma main pour vous conter mes petites colères, vous savez, ma très chère, que cette *redoute* inventée par la Galigai a eu tout l'effet qu'elle pouvoit désirer en mettant Lausanne sens dessus dessous ; vous savez qu'il ne restoit que 5 ou 6 de nos camarades qui n'eussent point signés. 1° parce que nous avons assez de jours employés dans la semaine. 2° à cause que tous les petits anglois ayant souscrit y faisoient pour leur 24<sup>e</sup> mille impertinences ; et puis que nous ne voulions pas dépendre des Rochefort (Rosset) et de la Signora qui étoient à la tête de la chose ; Middel a crié si haut contre cet établissement, allant de maison en maison, sup-

pliant pour qu'on n'y signât pas, venant nous faire promettre solennellement de n'y jamais mettre nos noms. Le pauvre d'Orges venoit aussi nous faire jurer que nous ne nous raviserions point et nous allions notre petit bonhomme de chemin accoutumé lorsqu'un beau jour nous apprenons par le public 1° que les d'Orges se sont fait ballotter pour entrer à la redoute, 2° que de Middes étoit élu directeur, 3° que M<sup>lle</sup> d'Aulbonne étoit directrice, elle, quatrième avec M<sup>mes</sup> Blaquière, Wamberg (van Berchem) et de Rochefort. Représentez-vous notre surprise, c'est dans ce moment-là que nos Bressonnaz arrivent, on leur propose de souscrire ; elles acceptent sans obstacle, avouez chère amie que voilà bien des choses réunies, difficiles à avaler ; surtout lorsque notre mémoire nous représente tout ce que nous avons eu à souffrir avec vous des murs qu'on opposoit en pareille occasion. Ce n'est pas tout encore, Middes, à la tête de la redoute, a voulu que toute la ville en fût, et rouvrant dans ce but une porte pour y entrer, sans ballotte, nous fûmes vivement sollicités d'y souscrire ; les choses s'engringeoient de toute part, et pour n'être taxés ni d'opiniâtreté, ni de faire cabale, nous cédâmes avec le dessein, je vous l'avoue, de payer de notre poche et point de nos personnes ; mais qui croyez-vous qui dans tout Lausanne a eu seul



l'honnêteté de vouloir tenir à nous et de déclarer qu'il suivroit notre sort, c'est Montolieu<sup>39</sup>. J'ose vous dire que ce ménage est le seul dont nous ayons à nous louer, car les têtes sont si fort exaltées par cette redoute que c'est comme dans le tems du Messipi, (?) personne n'est à sa place, personne n'a gardé son caractère ; il règne une intolérance comme en matière de religion, hors de la redoute point de salut : *contrains-les d'entrer !* il y a plus ; le grand but de la signora Galigai étant de s'amalgamer avec toute la bonne compagnie, et encore de détruire toutes les sociétés, et de fondre tout dans la marmite de St-François, dont elle est la cuisinière, Middel s'est jeté là-dedans la tête la première croyant, en toute bonne foy, faire aller la machine à sa fantaisie ; il a mal vu, et l'on ne peut lui en savoir mauvais gré ; mais, toujours en attendant, il a gâté Lausanne, et au lieu que ce grand tout-y-va soit un lien dans la Société, c'est que cela tue toutes les gentillesses de petites coteries que, vous et moy, nous aimons tant et sèche le peu d'amitié et d'intimité que nous conservions avec tant de soin ; j'en suis fâchée, non point tant pour

---

<sup>39</sup> La première M<sup>me</sup> de Montolieu était née Mayor de Sullens.

moy, qui, comme vous le savez, m'amuse seule avec un pastel ou un bout de soye, mais pour l'avenir, pour mes nièces, pour vous qui êtes assez jeune pour avoir à souffrir de ne plus retrouver dans la société particulière, les douceurs, les facilités qui vous la faisoient chérir : cette Grande Roue imprime un mouvement trop grand pour une petite ville comme la nôtre, égalise tout, déplace, etc., enfin, mon cher cœur, vous verrez par vous-même combien cela nuit à l'agrément journalier. Il y a plus encore, nos bons parents se trouvant peu d'âge à se jeter dans ce taudis sont seuls, leur société du jeudy est abandonnée et M<sup>me</sup> de St-Germain<sup>40</sup> disoit du ton naïf que vous lui connoissez : ma mie, nous n'avions de chapeau noir que celui du Petit Rochefort, voilà qu'on nous l'ôte et nous en sommes réduites aux chapeaux gris ; les Bressonnaz sont tristes aussi parce que leur mère est seule et qu'elles la gardent ; mais songez donc combien il est plaisant de voir M<sup>lle</sup> Élisabeth, M<sup>me</sup> Crousaz-Corsier, la Rochefort et la signora s'assembler en petits comités pour faire des lois ; il en résulte qu'elles soupent ensemble et que

---

<sup>40</sup> M<sup>me</sup> Polier de Chandieu, femme du bourgmestre, belle-mère de l'auteur de la lettre.

l'évêque de (Noyon)<sup>41</sup>, comme de raison suit le fil du moment et les prient toujours ensemble. Il a trouvé que nos amis nous avoient manqué (comme il est vrai), là-dessus il s'alarme et croit que tout va se brouiller ; en conséquence il prend sa mitre, et d'un air de pacificateur il vient chez moy ; ah ! ça, dit-il, vos camarades ont tort, mais il faut pardonner ; vous êtes trop bonne chrétienne, etc., et moy de rire. Eh ! monseigneur, ce sont des misères ; ils ont mal vu, voilà tout, je me moqueray d'eux, leur donneray une croquignole à chacun, et tout sera dit ; effectivement, j'ose vous dire, à vous, chère amie, que je crois m'être bien conduite ; et il m'en a coûté plus qu'à une autre ; parce que je sens le mal qu'ils ont fait, et que j'ai été blessée à mon endroit sensible qui est d'aimer les choses de bonne société ; imaginez qu'en vous attendant nous avons trouvé des choses très amusantes ; nous avons pour trois mois de toutes sortes des meilleures facéties à vous donner comme ça dans notre petit particulier, mais vous n'êtes point venue, et le Grand Léviathan, le monstre des eaux, nous a tous avalés, et lorsqu'on

---

<sup>41</sup> L'évêque de Noyon, Charles III de Broglie, un fils présumé de Louis XV, frère du maréchal de Broglie.

est dans le ventre de la baleine on n'a plus de goût pour rien. Je crois que le pauvre Jonas n'avoit pas de quoy rire ; cependant, ma très chère bonne, n'allez pas imaginer que l'ennui me possède et que j'écris sous sa dictée. 1° Notre spectacle va son train, il n'y a pas un jour de vuide, les répétitions sont très amusantes, et j'ose vous dire qu'on joue sur notre petit théâtre la comédie aussi bien qu'il est possible en société, la *Surprise de l'amour* et la *Gageure* ont réussi au delà de l'espérance ; nos amis ont fait des merveilles et M<sup>me</sup> de Miremont joue en vérité comme un ange, demain on donne *Eugénie*. Je n'imagine pas qu'on puisse mieux jouer ce rôle qu'elle le fait ; nous avons encore le *Philosophe sans le savoir* sur le métier ; vous pensez bien qu'on rit ensemble de mille petits riens dans les coulisses, c'est mon revenant-bon à moy qui ne fais point de rôle, le baron est toujours aussi original et son toupet aussi expressif ; cette femme est drôlette et gaie, pas plus gênante qu'Alexandrine. Angélique, la Villardin et la Petite femme font des petits rôles ; de Crousaz, Montolieu, Corcelles, St-Cierge, Seigneux, Saussure tout cela est employé ; mais que dites-vous de ce

pauvre Charrière<sup>42</sup> qui s'est râpé la jambe et qui a gardé le lit 15 jours ; il sera cependant bientôt guéri. Vous ne sauriez croire combien il est aimé, estimé et considéré de nous tous ; et toutes les caresses que nous lui faisons sont bien du fond du cœur ; comme ils s'aiment ce mary et cette femme, cela fait du bon sang ; tous les ménages ne sont pas de même, et nous avons eu quelques scandales qui seront allés jusqu'à vous, fruits des mauvaises éducations et du mauvais ton de notre jeunesse romanesque et libre. On a beaucoup regretté M. de Villars<sup>43</sup> dans la maison St-Germain ; quoiqu'il fut perdu pour eux. Nous avons un hiver pluvieux, humide et trop doux pour la santé, tous nos valétudinaires sont souffrants ; j'espère que le grand froid dont vous vous plaignez n'a pas fait de mal à notre bon et cher Sévery. Je l'embrasse bien tendrement. Vous avez tous et tant et tant de choses d'icy ; si vous le pouvez, écrivez-moy un peu, je vous prie, il n'y a que vous qui sachiez par votre aimable activité écrire à vos amis au travers de toutes sortes de plaisirs, de bruit et de fêtes ; je

---

<sup>42</sup> Voir une note précédente.

<sup>43</sup> Ésaïe de Chandieu-Villars, ancien brigadier au service de France.

vois votre entêtement du masque comme si j'étois près de vous. Gardez ma lettre pour pouvoir la confronter avec la réalité et juger à votre retour si j'ay bien vu notre position présente. Adieu, cher cœur, je suis toute à vous.

À Madame de Sévery, à Sévery.

C'est du plus loin qu'il me souviennne, chère et si bonne amie, d'avoir eu de vos lettres, et même sans nos voisines j'ignorais de vous absolument ; elles m'apprennent vos alarmes sur Angletine. Jugez combien je vous plains d'avoir eu cette affreuse inquiétude, que l'éloignement de tout secours a dû rendre bien plus aiguë ; voilà l'inconvénient de nos campagnes ; vous vous trouviez si bien à Sévery. J'aimois à vous y savoir tranquille et heureuse. J'espère que ce moment de trouble n'a pas nui à votre santé et que vous reviendrez bientôt avec cette fraîcheur qu'on rapporte des champs ; il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'en arrivant de Corcelles je ne vous aye trouvés en ville, vous y fîtes un voyage assez triste. Les adieux de M<sup>me</sup> de Champagne, ses regrets, les vôtres, durent vous éprouver et par surcroît c'étoit le moment affreux de Genekamp. Cet événement nous a bien agités, bien occupés. Je fus trop contente aussi de m'enfuir à Bussigny d'où j'arrive il y

a deux jours pour ne plus remuer de ma place, car quelqu'envie que j'eusse d'aller vous chercher à Sévery la saison me retient, et, réellement, une allure légère ne me convient point trop, je suis donc icy toute établie pour vous attendre, mes chers amis, vous êtes dans vos censes jusqu'aux yeux, faites vite et bien, et nous revenez sans tarder, vous savez que nous avons les Polier ; et nous vivrons sur ce plaisir-là en vous attendant. Charrière est au païs ; et voilà notre société qui s'arrondit un peu, ces chères Bressonnaz qu'on trouve toujours là, c'est un excellent point d'appui, les St-Cierge sont encore à Bettens ; la pluye a renvoyé la belle chasse de Dorigny, où l'on me dit qu'amy Sévery doit venir jeudy ; tous nos hommes sont alertes pour ce jour fortuné ; nous devrions bien aussi, nous autres femmes, avoir des jours de grandes chasses, nos petits filets, que nous tendons clandestinement, cela n'est point gai, point brillant, comme les apprêts des chasseurs ; il y a eu grande procession de visites au château et vous saurez que la dame se déclare vouloir commencer avec le beau monde ; et ne croyez pas qu'elle prenne le change et qu'elle se tourne du côté que nous voudrions ; oh ! du diable, il n'y a pas moyen de la revirer. Nous avons fait à Bussigny des projets de se voir. Notre mère auroit un jour à nous recevoir

fixe, nous serions là bien gâtés, bien heureux et assurés de faire plaisir ; cette idée m'a restaurée, vous êtes bien propre, vous ma chère amie, à soutenir ce plan et à le rendre agréable, et puis ne perdons pas l'idée de la réunion des jeudys entre vous et moy, plus j'y pense et plus je la trouve nécessaire ; nous n'aurons vraisemblablement d'étrangère que M<sup>me</sup> de Walmoden cet hiver, tâchons de faire un peu nos volontés honnêtes. Il n'y a pas la moindre nouvelle à vous mander. Linsey casse tous les soirs les fenêtres de la petite maison Mézery, c'est une ivresse qui ne finit point ; avez-vous su un joly trait d'un M. Perseval, pensionnaire chez M. de Crousaz. Il étoit dans le chemin de Vevey dans un cabriolet mené par Bonard, le voiturier, il lui prend envie de conduire lui-même ; je ne sais ce qui arriva, bref tout versa et le pauvre Bonard haché sous les roues, la cuisse cassée. L'Anglois au désespoir d'être cause de ce malheur se jette dans le lac pour s'y noyer. Il fallut toute la force et la dextérité de deux hommes pour l'en tirer ; revenu à lui, il comble de caresses et d'argent et de soins le blessé, veut l'emmener avec lui en Angleterre et retarder son départ jusqu'à sa guérison, cette sensibilité m'a paru assez rare.

Le dictionnaire géographique et politique de la Suisse vient de paroître. Il est presque tout du



baillif d'Aubonne. On dit l'article Berne très bien fait, il est bien temps que nous ayons un dictionnaire qui nous intéresse de près, nous le feuilletions ensemble ; ah ! si nous pouvions sauver cet hiver quelques heures pour la lecture, que je serois contente ; cela dans ce moment ne me paroît point trop difficile. Dieu sait tout ce qui viendra à la traverse ; adieu, chère et bien-aimée, songez avec quelle tendre impatience je vous attends, vous savez combien je vous aime. J'embrasse le mary, la femme et les enfants pêle-mêle et de tout mon cœur.

Ce mardi 1<sup>er</sup> novembre (1774).

À Madame de Sévery, à Sévery.

Que vous êtes aimable, ma chère amie, de m'écrire au travers de vos occupations ; nous attendions le cher Sévery hier au soir dans ma chambre ; il aurait soupé chez les St-Cierge. Nous voulions lui faire une belle réception comme s'il eût été absent depuis un mois, il me falloit votre lettre, pour me consoler d'avoir été déçue.

Je vous dirai, mes chers amis, que je suis bien ; que les mauvais jours s'effacent tout doucement, que j'ay dormi deux nuits sans laudanom ; que le lait fait son chemin ; que je me soutiens un peu

sur les plantes des pieds et que l'appétit commence d'être assez généreux ; j'étois lundi d'une humeur de chien, de la pluie, de votre départ, je craignois que dans ce carosse tout plein il n'arriva quelqu'accident ; je voyois le tout par terre ; enfin j'avois des vapeurs ; à présent voilà du soleil. Je vous sais bien ; et je reprends courage. Nous eûmes hier autour de mon lit un petit mercredi tout gentil où vous auriez bien fait, mes chers amis, on me gâta bien, on me dit, on me fit mille gentillesses.

Deux nouvelles occupoient hier Lausanne. L'une, le mariage de Charrière avec M<sup>lle</sup> de Montherand, jeune, bien élevée avec 26.000 francs de dote échue, cela vaut mieux que la quenouille.

L'autre nouvelle c'est que *Rosset la trappe* est reparti sans qu'on sache où il est ; il avoit confié son départ à son cousin Vireboully qui a bravement gardé le secret aux pauvres parents ; admirez cette discrétion.

Je vous envoie des nouvelles de Paul. Je voudrois jaser avec vous plus longtemps, mais Daniel va partir ; personne n'est encore éveillé ici, mais je ne me hasarde point en vous disant bien des amitiés des St-Cierge et des choses très empressées de Corcelles, revenez brillants de santé. J'espère vous

recevoir debout et bien insolente. Adieu mes chers et bons et tendres amis, je suis toute à vous.

Ce jeudi 8 heures (1771).

L. de C.

Croyez, ma très chère amie, qu'il faut que j'aye été bien ballottée, bien tourmentée pour n'avoir pu vous écrire un seul petit mot. Votre lettre me fit un sensible plaisir, il me sembloit que j'étois dans votre chambre et que je voyois et entendois tout ce qui s'y passoit. Je n'ay pas pensé que vous étiez une petite fille oublieuse, parce que la comédie m'étoit très indifférente et qu'elle traîne sur votre cheminée ou sur la mienne. C'est bien égal, je n'ai fait attention qu'à tout ce que vous me dites.

J'ay tant de choses à vous conter qu'il faut que je prenne la manière des dictionnaires pour y mettre un peu d'ordre.

*Brigadier* (de Mides). Il fait entièrement le bon apôtre ; nous sommes sur le ton de la plus grande politesse respectivement. *Je n'ay de protection en France que mon épée* ; un mauvais plaisant disoit tout bas : il oublie de faire mention du fourreau.

*Clarke*, devenu très aimable, très causant, très gay avec un sens exquis à l'angloise, une cordialité,

une amitié ; un souvenir des plus petites choses ; il a voulu absolument réunir des connaissances et leur donner les violons, avec goût, sans affectation, ni ostentation ; *je voudrais avoir 50 mille livres sterling, je vous donnerois une fête superbe, agréez en une petite, comme une légère marque de reconnaissance et d'attachement.* Sa femme et son petit garçon sont à Bordeaux, tandis qu'il voyage ; il ira en Italie et repassera ici ; s'il peut, il séjournera quelques semaines. Cette course est *ad hoc* pour revoir Lausanne.

*Montigni.* Jeune homme de Dijon avec lequel Clarke voyage ; fort riche, fort petit maître, aimant les femmes à la passion, la peinture, la musique, parlant très vite avec 2 voix ; l'une toute claire, l'autre toute basse ; assez d'esprit et point aimable.

*Sophie.* Jeune créature grande, bien faite, brune, de beaux yeux, qui a fait les deux campagnes en Corse avec le brigadier<sup>44</sup> et qui montre à coudre à Constance ; on la fait venir à chaque visite qu'on reçoit ; n'est-elle pas bien, *ma Sophie* ?

*L'oiseau,* avocat à Lyon, point parent du fameux Loiseau de Paris ; passant et repassant allant à Berne, a la voix sonore, parle un peu lentement,

---

<sup>44</sup> Constant d'Hermanches.

très bien ; sa phrase arrondie sans être empoulée est accompagnée de coups d'œil fins, pénétrants, spirituels, lumineux, malins, mécréants.

*Élie de Beaumont*, avocat au Parlement de Paris, fameux par son éloquence : Calas, Sirven, les protestants de foin, ont éprouvé son humanité ; beau brun, d'une bonne et belle physionomie où l'esprit, la douceur, la gayeté, la sensibilité sont peintes ; une fois plus gros, au moins, que St-Cierge ; parle vite, net, avec feu, terminant toujours par quelques traits plaisants, ses récits ou ses discours, sans prétention d'esprit, s'amusant et se récréant de tout ; charmé de la douceur de nos mœurs, reconnaissant des politesses qu'on lui fait et les recevant avec grâce ; on ne sait point ce qu'ils ont été voir à Berne ; M. Loiseau a changé de nom en y arrivant et je m'en affligeai pour notre ami dont le front étoit cramoisi et tout décontenancé.

Vous avez bien raison de dire « l'arche de Noé », et réellement, Lausanne en est une ; il y a parfois de jolis animaux qui viennent s'y fourrer, mais à l'ordinaire, combien de quadrupèdes !

Bonjour, ma chère amie, bonjour mon cher Sévery, M. de Beaumont dit en voyant votre portrait dans ma chambre que vous ressembliez à Caillot,

au reste il reconnut tous les autres. Je voudrais bien que sa belle tête y fut plantée aussi.

Dites-moi, en conscience, n'ay-je pas assez bavardé, c'est que Corcelles dîne au château, et que je suis tête à tête avec vous, Monsieur et Madame, et que je crois vous parler face à face. Adieu donc, mes amis, vous êtes bien sûrs que je suis toute à vous ; Corcelles m'a prié en sortant, de vous dire bien des affaires de sa part ! Ce samedi à une heure.

*Louise de Corcelles écrit encore :*

Savez-vous, mes chers et aimables amis, que vous me gênez absolument et que ce sera tant pis pour vous, puisque vous serez obligés de m'user ainsi ; car je suis à vous pour la vie comme bien vous savez. J'ai failli embrasser ce beau brochet<sup>45</sup> je ne sais si c'est parce qu'il vient de Sévery que vous me l'envoyez ou par gourmandise, mais sa vue m'a tout à fait ranimée, j'en avais besoin ; vous croyez peut-être que parce que j'étais de bien bonne humeur jeudi, le jour suivant a dû se passer

---

<sup>45</sup> Ce poisson venait sans doute du lac de Joux, Sévery étant sur la route de la Vallée à Morges.

de même, hélas, non ! écoutez : hier je m'étais traînée comme un limaçon avec des pantoufles d'homme, au jardin où j'avalais le beau temps à plaisir ; Corcelles vint m'y joindre et m'apprend que d'Hoym<sup>46</sup> a reçu la nouvelle de la mort de la comtesse de Callemberg au neuvième jour de sa couche, me voilà absolument renversée, craignant pour la petite femme (M<sup>me</sup> de Saint-Cierge) ; voyant en imagination Callemberg nous arriver en pleureuse, en convulsions, tourmenter notre vie enfin, je vis tout à la fois tant de choses odieuses que je n'en suis pas remise, je n'en ay pas fermé l'œil et me voilà plus abattue, plus retardée que si j'avais été à la charrue ; par surcroît la pauvre Lavanchy est au mal d'enfant depuis deux jours et n'accouche point, je ne la perds pas de vue et mes servantes y sont jour et nuit, enfin, ma chère amie, je suis lasse de tous les enfantements et trouve que nous avons une manière de nous reproduire tout à fait désagréable, pourquoi ne savons-nous pas éclore au soleil comme les papillons ? Mais j'en reviens à votre brochet pour me consoler des misères de la vie humaine, c'est le plus bel animal

---

<sup>46</sup> Le comte d'Hoym, un Allemand en séjour à Lausanne.

que j'aye vu, et puis une jolie lettre de vous, et puis une relation, que de biens à la fois ! M<sup>me</sup> d'Aubonne va joindre monsieur son frère à Genève et y passer quelques jours. M. de Mollens a soupé hier chez Saint-Cierge, les sociétés et les journées vont leur train, à travers tout cela, je ne vois guère mes camarades, mais j'ai *Louison*, les *Amadis*<sup>47</sup> ; je commence un peu à désirer de faire comme les autres, comme ces oiseaux après la mue, qui voudraient bien redire leurs airs, mais qui n'ont pas la force. Bien des compliments, je vous prie, à M. de Monrond ; adieu, mes chers amis, je vous écriray lundi, en attendant je vous embrasse de tous mes bras et de tout mon cœur.

Samedi au soir.

Corcelles qui vous dit cent choses des plus tendres et empressées demande si M<sup>me</sup> de Cottens garde l'édition de Buffon qui coûte 26 L. de Suisse ; dites à cette femme aimable un mot de moi et à l'Isle cent mille à qui vous savez.

---

<sup>47</sup> Allusion à un roman de l'époque : *Amadis des Gaules*.



*La région du Jorat était alors fort animée. Les châteaux de Corcelles, Ropraz, Ussières et Hermenches étaient tous habités. De Mézières, Carouge, Moudon, arrivaient de nombreux visiteurs. La présence des baillifs ajoutait encore à ce mouvement de société.*

*M<sup>me</sup> Sabine de Cerjat<sup>48</sup>, correspondante et amie de M<sup>me</sup> de Corcelles et de Sévery, habitant Bressonnaz, leur donne des détails assez piquants sur ce qui se passe à Lausanne et à Moudon.*

Il faut convenir, dit-elle à M<sup>me</sup> de Sévery, que notre siècle n'est pas à l'honneur de notre sexe. La chronique scandaleuse de la capitale nous en fournit quatre exemples bien frappants.

*Et à propos d'une jeune femme qui s'est fait enlever par son amant, Sabine de Cerjat fait les réflexions suivantes :*

Ma très chère, les maris lausannois doivent bien sentir tout ce que valent leurs chères moitiés et

---

<sup>48</sup> Sabine de Cerjat était un des huit enfants de Jean-François-Maximilien de Cerjat de Bressonnaz, mort en 1802, qui avait épousé à Paris Miss Marguerite-Madeleine Stample, morte en 1813.

leur pardonner en cas de besoin quelque grain de coquetterie. N'allez pourtant pas pousser les choses trop loin avec le prince héréditaire, avec le désir de vous l'approprier cet hiver pour peu qu'il soit entreprenant, je craindrais qu'il ne vous mît de son voyage en Angleterre.

... Dernièrement, comme nous étions chez ma sœur, j'entends un carrosse, je saute à la fenêtre et reconnais la livrée d'Hermenches. La berline, trois chevaux, un de main, suivant l'équipage à pas lents, l'illustre Sophie en habit de cheval de cotonne couleur de rose, les cheveux noirs en grosses boucles rattachées sous un chapeau gris. Constance d'Hermenches s'appuyant sur le bras de sa sœur avec cet air d'amitié et de confiance qui marque l'intimité. Puis, à côté d'elle, un officier d'un des petits cantons que d'Hermenches ramenait à Huningue. Le carrosse s'arrêta hors de la porte tout près du jardin de ma sœur et les dames attendirent une mortelle heure sur un banc. Le brigadier<sup>49</sup> arriva enfin comme un brillant soleil, se jeta dans son carrosse après avoir pris congé de Sophie qui monta sur le grand cheval anglais, regagna Hermenches ventre à terre où elle attend le

---

<sup>49</sup> David-Louis de Constant de Rebecque.

retour de son seigneur qui ne sera à Huningue que pour le passage du maréchal de Contade et revient dans ses terres. C'étaient donc Sophie et Constance<sup>50</sup> qui étaient les dames qui passaient en carrosse dans notre pré. Je ne doute pas que ce ne fut en notre faveur et pour faire spectacle des fenêtres de ma sœur que l'équipage attendit si longtemps. Mais ce qu'il y eut de plaisant, c'est que dans l'intervalle notre baillive arriva aussi à cheval, couverte de mille aunes de galons et de plumes sur la tête. Mais, mon cher Sévery, la magnificence ne valait pas la grâce de la divine Sophie, je vous ay fait tous ces détails, ma très chère voisine, comme si je causais avec vous.

*Puis elle poursuit :*

Je comprends le plaisir que vous avez à voir M<sup>me</sup> de Corcelles et comme vous le dites si bien, la campagne donne une liberté et une ouverture de cœur que la ville ôte tout à fait, je ne sçai pourquoi, car il n'y a rien de si ridicule que les mœurs changent avec les habits et les saisons, nous devrions bien nous corriger de ce défaut et garder

---

<sup>50</sup> Constance d'Hermenches, plus tard M<sup>me</sup> de Cazenove.

notre bonhomie de campagne ; nous occuper moins des affaires des autres, nous mettre au-dessus des misères d'autrui ; personne, mieux que vous et votre mari, ne pourriez remettre les choses dans l'ordre, et ramener la simplicité que vous aimez tant et avec laquelle nos pères étaient plus heureux que nous.

---

Hier, nous avons le bailli à dîner, M. de Sonnaz, qui a épousé M<sup>lle</sup> d'Arnex, un Burnand, officier hollandais, ami des d'Aubonne et des Constant et deux autres élégants de la ville, nous étions dix-neuf personnes. Vers le soir passa un équipage, c'était celui du baron-brigadier, plein de femmes, qui n'ayant pas voulu s'arrêter en ville, donnait l'avoine au faubourg et de là se rendait à Hermenches. Je suis curieuse de savoir qui sont les Dulcinées qui habiteront le château !

---

À Moudon, maudit coin du Jorat, on a du temps de reste et fort peu pour écrire à ses amis ; j'ai fait tout plein de visites à la campagne ; les jours précédents nous n'avons jamais été seuls, ayant ou des passagers ou des gens de la ville. Nous avons

eu dimanche le spectacle d'une noce. C'est une jeune Tacheron qui a donné dans la visière d'un Bâlois. Les jeunes filles de la société, elles étaient onze, la menèrent à l'église, M<sup>me</sup> Dufès à leur tête. Imaginez tous les taffetas couleur de roses, les grecques, les perles, les marcassites<sup>51</sup>, aigrettes et pompons ! Bracelets en chiffres, tout du genre le plus galant. Deux dames bâloises, sœur et belle-sœur du mari, en robes de grosse étoffe de moire, garnie de gaze. Cela fut un spectacle très divertissant. J'avais peur de rire aux éclats. L'épouse fit bonne contenance, et ne se déconcerta pas, mais le reste de la suite avait la gêne et le désagrément que donne la parure à qui n'y est pas accoutumé !

*Dans une lettre de M<sup>me</sup> de Corcelles, du 9 octobre 1777, nous lisons :*

Corcelles, ce jeudy 9 octobre 77.

Vous m'avez fait une bien jolie amitié, ma chère amie, d'avoir songé à moy lorsque vous aviez de bien meilleures choses à faire ; je suis très sensible à votre souvenir et vous me demandez de mes nouvelles de ce ton qui dit vraiment qu'on s'en soucie. J'avois grand besoin d'un restaurant et ré-

---

<sup>51</sup> Pyrite dont on fait des bijoux et qui sont actuellement très recherchés.

ellement votre aimable lettre m'en a servi. J'ay comme vous l'avez imaginé souffert depuis quinze jours toutes sortes d'inquiétudes, de perplexités, d'agitations, dont sûrement je n'avois pas besoin et qui m'ont fait tout le mal possible ; Louison tout-à-coup, un soir en me couchant, se portant à merveille, prend une convulsion, un frisson, un point, une grosse fièvre comme si on la lui avoit jetée et tout de suite crache le sang ; c'est ainsi que marchent à grands pas les pleurésies que je n'avois point l'honneur de connoître, mais que je sais à présent sur le bout du doigt. Avoir un médecin au milieu de la nuit et du Jorat (!) jugez ? je me jette dans l'*Avis au peuple*. Il faut saigner ; courez chercher un chirurgien : en l'attendant, toutes tisanes et remèdes possibles sont mis en œuvre ; j'ay tout observé et si bien servi ma pauvre malade qu'elle est grâce au ciel échappée ; mais ce n'est pas tout plaisir qu'une pleurésie ; cette maladie se complique, se varie comme un serpent ; on ne peut se dire guéri que le quatorzième jour passé ; j'ay cru qu'il n'arriveroit jamais, et il me semble qu'il y a plus d'un mois que je suis dans cette peine, dont seulement aujourd'huy je suis quitte ; vous savez, chère amie, combien cette fille mérite mon attachement ; tout ce que je lui dois : comme elle m'a soignée ; j'ay eu la satisfaction de lui rendre des

soins et de réussir ; sa sœur qui est très sensée est venue heureusement à mon secours : sans quoy je n'y aurois sûrement pas tenu ; cet *Avis au peuple* est réellement un chef d'œuvre, mais n'avez-vous jamais éprouvé en y cherchant des lumières de trembler des pronostics ; *tel et tel symptôme, ce-cy arrive* et puis *le malade meurt* ; oh ! j'étois pour me troubler lorsque j'arrivois là, et c'est dans Boerhave la même chose, mais pardonnez tous ces détails, je reviens à vous, je suis à Sévery ; j'y voudrois trouver notre amy parfaitement bien portant, vous parlez de rhume, mon Dieu, n'a-t-il pas eu son cours ce rhume cruel, je désire bien sincèrement que rien ne vous empêche de jouir de cette saison l'un et l'autre, elle est unique pour la beauté, mais sans la santé, les jours de cristal se passent comme des jours nébuleux et le soleil ne dit rien à qui n'a pas le cœur à l'aise... Vous dites très bien, ma chère amie, on voit les objets à la campagne sous un tout autre aspect qu'à la ville ; le silence qui y règne semble faire taire toutes les petites passions frivoles, et dans le fait, elles ne sont qu'endormies. Je laisse et je reprends toute ma philosophie au Chalet-à-Gobet ; où elle s'hiverne comme elle peut ; je voudrois y déposer en même tems ma mauvaise santé qui m'est et me rend insupportable à la société ; mais il faut, dit-on,

prendre patience, c'est une assez triste compagne que cette patience que l'on vante ; elle est si monotone, si froide, si insipide.

Il m'est impossible de me faire une idée agréable de la comédie à Lausanne. Dans cette salle hideuse, dangereuse, difficile ; et j'ay bien la mine de m'en tenir loin, d'autant que l'on ne dit pas la troupe admirable ; ce sera une ressource pour nos Anglois, auxquels je voudrois toujours, je l'avoue, une occupation qui les tint, comme disoit Clarisse, à une honnête distance ; ce n'est pas que je les croye des Lovelace, mais c'est que j'aime assez les gens du continent, et ceux dont j'entends la langue. Le chevalier de Langalerie, en arrivant, vint passer 24 heures avec nous ; j'eus beaucoup de plaisir à causer avec lui sur les revers et le train du monde ; comme il s'est meuri ce garçon-là, il est vray qu'il a eu un terrible champ de réflexions à cultiver ; nous conclûmes donc au bout d'une matinée de jaserie, que notre séjour icy-bas n'est qu'un voyage, et nous avons pris la résolution de dire à tous les événements : Auberge ! Auberge ! c'est le mot du guet entre nous.

Pourquoy ne me dites-vous rien de vos enfants, je les aime et les embrasse. M. de Corcelles est en ville pour deux jours ; nous n'avons plus qu'une



dizaine de jours à rester icy ; vous jugez bien que je ne me réjouis pas trop de rentrer en ville, vous serez un siècle encore à Sévery, les Montolieu, à Étoy, etc., etc. Je dis de bien bonnes amitiés à votre mary et vous embrasse avec tendresse. Je suis toute à vous.

L. DE C.

*De la même à la même :*

Ce dimanche.

Que c'est un charmant plaisir que de recevoir des petites pages de vous, ma très chère amie. Jugez par ce déluge quelle joye de relire votre lettre d'hier et comme nous l'avons dévorée de bon appétit, et la bonne nourriture pour de pauvres prisonniers. Vous faites quelques petites réparations dans votre salle qui vous arrêteront j'espère, jusqu'au Jeûne que nous irons faire en ville, et je vous verrai mes chers amis. Vous me rendez si bien la scène que c'est comme si j'y étais : cette quenouille toujours là, que personne ne file, m'impatiente, c'est comme ces figures de plateau qu'on voit orner les desserts pendant des siècles, toujours dans la même attitude, et tenant le même bouquet à la main. Vous ne devineriez point avec

qui je passais hier l'après-midi ? la jeune dame Vuillamoz-Burnand<sup>52</sup> aimable en vérité, vous n'imaginez pas combien sa conversation est d'un joly ton, sans apprêt, sans romanesquerie, enfin sans mille choses qui nous choquent tous les jours ; elle vint me voir à pied, par cette pluie. Ce duc régnant de Wurtemberg me revient dans la tête, j'aurois été curieuse de sa mine que vous me représentez très bien, enfin nous avons vu toute la famille, les trois princes, leurs femmes, et par dessus le marché les quatre enfants. À propos, je ne puis quitter les cercles de Bade en Allemagne sans vous demander si la margrave a accouché, c'est presque une curiosité dans l'histoire naturelle.<sup>53</sup>

Je me donne à cœur joye de lire de l'anglois et de faire de la tapisserie. Pour des promenades, il n'en est pas question, et nos santés n'en vont pas mieux, mais c'est le guignon de madame, me voilà donc marquée au G. pour toujours. Heureusement ce n'est pas la plus malhonnête des lettres de l'alphabet ! M. Charrière m'a beaucoup parlé de

---

<sup>52</sup> De Moudon.

<sup>53</sup> Le margrave avait épousé à soixante ans en 1787 une jeune fille de vingt ans.

Zimmermann<sup>54</sup> comme d'un être aimable, intéressant et original ; eh bien, j'aurais voulu le connaître et le voir. J'ai du penchant à l'aimer. Si vous avez quelque communication avec les Montolieu, faites-leur toutes mes amitiés. Je ne puis leur écrire par ce courrier ; il me semble qu'il pleut dans mon écritoire. Dites bien des choses de ma part à M. Tissot, je vous en prie, et au libertin Sévery, s'il est de retour. Adieu, chère et bonne amie que j'aime et chéris si tendrement. Je suis à vous de cœur et d'âme.

N'envoyez vos lettres pour moi nulle part ; je les feray prendre chez vous, c'est le plus sûr. L'autre jour notre messenger me dit : « J'ai vu une bien jolie fille qui vous fait tous ses compliments. Ils lui *disent* M<sup>me</sup> de Sévery. » Le cher homme était un peu gris, mais de fait vous lui aviez donné dans la vue.

Corcelles vous dit bien des choses. Adieu, adieu encore, chère amie.

---

<sup>54</sup> Le célèbre médecin, ami de Tissot.

Mardi.

En vérité vous êtes une charmante créature. Hier, au moment où je l'espérois le moins, voici qu'on m'apporte une lettre de vous, belle et grande. Jugez comme je caressai le messenger de Montpreveyres quoiqu'il eût mieux fait encore de me la porter dimanche, mais enfin à toute heure votre écriture et vos discours me sont agréables, ce n'est point comme le chant du coq qui n'est pas si gai le dimanche. J'admire qu'au moment, samedi, que vous m'écriviez, je vous grattois du papier, ces petites rencontres marquent la sympathie et l'amitié et puis c'est joly. À vous de ne pas attendre sèchement ma réponse pour me continuer vos lettres.

Vous avez bien raison, chère femme, de trembler dès que vous voyez arriver un étranger à l'auberge, peut-être serons-nous obligés envers celui que vous avez vu débarquer à mille soins très étendus ; qui sait si nous n'en avons pas pour le reste de nos jours ! Je vais toujours acheter des poulets à bon compte, pour n'être pas prise au dépourvu. Quel infâme temps on nous donne depuis trois jours ; j'avais bien raison de me défier de ce délicieux soleil de samedi, ce n'était qu'un attrape-

lourdeau. Mille tendresses aux Bressonnaz, dans huit ou neuf jours je me retrouverai avec vous, mes amis ; écrivez-moy souvent en attendant et songez que je m'occupe beaucoup de vous et de tout ce qui y a rapport. Je vous cause comme si vous étiez là, ne m'entendez-vous pas ? Ah ça ! bonsoir, bonne nuit. J'ay mal à la tête, mais le cœur est à vous.

L. DE CORCELLES.

*Une lettre de M<sup>lle</sup> Sabine de Cerjat à M<sup>me</sup> de Sévery, nous donne quelques détails curieux sur l'académicien Thomas<sup>55</sup> :*

Deyverdun me parla beaucoup de M<sup>me</sup> Necker, il ne trouve pas qu'elle ait gagné. Thomas ne la quitte point, toujours dans son carrosse, c'est son ombre ; elle le mène à la campagne, cette ancienne demeure des rois de France est trop petite pour elle, elle s'y trouve à l'étroit, aussi va-t-elle en prendre une plus grande. Quelle matière à ré-

---

<sup>55</sup> Antoine-Léonard Thomas (1732-1785) littérateur, académicien, était un modèle de vertu. Connue par plusieurs travaux, entre autres *Les Essais sur les femmes* et *Les Essais sur les éloges*, il fréquentait, comme Marmontel, le salon de M<sup>me</sup> Necker.

flexion, ma chère amie, quand nous songeons à M<sup>lle</sup> Curchod ! Thomas lui montre tous ses ouvrages, feuille après feuille, elle corrige ou approuve, suivant son bon plaisir. Il compose actuellement un ouvrage sur le beau sexe, jugez s'il le lui dédiera !

*Et plus loin :*

M<sup>lle</sup> de Bavois ayant dit à de Brenles que c'était M<sup>me</sup> Necker qui avait eu l'idée d'ériger une statue à Voltaire : non, dit-il, je n'en crois rien, la chose n'est pas possible !

*M<sup>me</sup> de Corcelles écrit encore de Lausanne à M<sup>me</sup> de Sévery :*

Mardi.

L'absence a donc ses plaisirs, ma chère amie, celui de recevoir votre jolie lettre ne m'a pas échappé ; au moins ne peut-on pas me reprocher de glisser sur les choses agréables, je m'y appuie de toute mon âme et j'ai besoin de ce secours. Toujours languissante, avalant de tristes pilules par des temps de chien, point de promenades ; un hiver à la fin d'avril qui nous aurait fait honneur et plaisir en janvier, la neige sur les fleurs, tout en

souffrance ; et puis, vous savoir à quatre lieues ne pouvant avancer vos affaires, ce jardin ne se fait pas pendant qu'il gèle, et votre retour en est retardé ; si Sévery s'enrhume, je vous déclare que je n'en prendrai pas mon parti et que ce serait le comble à toutes les misères : vous me laissâtes mercredi avec la colique qui dura 24 heures et ne finit qu'avec l'opium ; nous fûmes chez Angélique où il se lut de très jolis morceaux, je grinçois les dents de douleur, tout en écoutant et riant ; c'est ainsi que je passe mes jours à faire souvent bonne mine à mauvais jeu ; il faut vous dire, cependant, mes bons amis, que voilà huit jours écoulés sans grande fièvre, peut-être cela se terminera-t-il ainsi tout doucement et peu à peu je rentrerai dans la santé ; je veux si bien faire qu'à votre retour vous ne reconnaîtrez pas votre amie, vous retrouverez une dame leste et gentille, n'ayant pas plus de foie que sur la main, bon visage par-dessus le marché. Avez-vous des nouvelles de l'intéressante M<sup>me</sup> de Charrière<sup>56</sup> ? J'espère que vous lui aurez mandé le cri du parterre de Paris en voyant M<sup>me</sup> Necker : « C'est la femme à Thomas », cette bagatelle lui fera plaisir ; au reste nous avons lu cet essai de

---

<sup>56</sup> M<sup>me</sup> de Charrière-de Tuyll.

M. Thomas sur les femmes, il y a de bien jolis endroits, et je les relirai avec transport avec vous ; j'ai votre éventail et votre Richardson en gage, que je vous garde, et qui me tiennent un peu compagnie. M. Tissot dit qu'il veut vous aller voir, il est horriblement occupé et n'a pas le loisir d'avoir des aventures amoureuses, comme votre Esculape de campagne ; vous a-t-il dit combien nous lui avons d'obligation d'avoir fait saigner si à propos notre papa, il est bien, Dieu en soit loué ; Marianne heureusement n'a pas su et ignorera toujours à quel point cette saignée était essentielle. Bon Dieu, à quoi tient la vie de ceux que nous chérissons ! C'est toujours, comme je vous dis, l'épée suspendue sur notre tête. Voilà ce bonhomme Dhuc, qui n'ira plus à la Prière, je crois qu'il est très bien placé là-haut pour en faire de bonnes.

L. DE CORCELLES.

Je voulais veiller avec vous, hier au soir, ma très chère, ne vous ayant point vue et vous sachant seule aujourd'hui, M<sup>me</sup> de Saint-Cierge a ramassé les restes de la société du jeudi manqué, chez elle, mais malgré cela, je vous verrai peu ou beaucoup, quoique j'aie des visites et des peintures à faire. Bonjour cœur !



*Nous avons eu sous les yeux une peinture au pastel, d'ailleurs décolorée, qui nous permet de dire que M<sup>me</sup> de Corcelles écrivait encore mieux qu'elle ne peignait.*

*Voici quelques courts messages écrits sur cartes à jouer selon l'usage fréquent de l'époque.*

Oui, à 4 heures, je prépare mes ailes pour bien voler !

*Ou bien :*

Je voudrais tant, ma très chère amie, que vous ne prissiez pas « Glober » demain, votre présence m'est toujours agréable, mais particulièrement demain, pour parer ma chambre rouge, vous y faites si bien, et je veux vous montrer à ces Bernois pour me targuer de vous ; renvoyez à mardi la purgation et venez avec le cher libertin. Je me réjouis de votre société d'aujourd'hui ; vous y viendrez de bonne heure, n'est-ce pas ?

---

Bien obligée, ma chère amie, de l'avis sur les perdrix, mais ce qui mérite nos grands remerciements, c'est en vérité votre cadeau du petit chien,

il est d'une beauté et promet beaucoup. Corcelles et moi en sommes passionnés et l'avons mis en pension chez la Dupuis qui en aura soin comme d'un enfant. Vous me ravigotez le cœur, de me dire que vous êtes bien, je suis bien contente que vous n'ayez pas été incommodée de votre sortie d'hier, tout ce qu'on fait avec ses amis est charmant, je suis très fort gâtée à cet égard-là, et c'est vous qui en êtes cause.

Adieu, mes chers amis, Dieu vous conserve pour notre bonheur.

---

Nous vous attendons avec le plus vif plaisir, mes chers amis, et nous désirons pour demain un temps d'or et d'azur, je n'ose presque pas faire de projets pour aujourd'hui, cependant je meurs d'envie d'aller passer la soirée avec vous, mes chers amis. Peut-être que M. Servan ira vous voir vers les 5 heures et vous demander une navette<sup>57</sup> et du café. Serez-vous un peu seuls ? C'est bien ainsi que je vous aime.

---

---

<sup>57</sup> Petit pain sucré.

*On se quittait à regret.*

Ce gros carrosse me déchire le cœur, Corcelles et moy, nous en pleurons. Je ne suis point préparée à cette séparation, je la soutiens en poule mouillée, ma chère amie ; Dieu sait quand nous nous reverrons. Je fais tant de vœux pour vous tous.

*Au dix-huitième siècle, on parlait déjà de régimes !*

Mon frère me dit hier au soir, ma chère madame, tout plein de mal de votre santé, est-ce qu'aujourd'hui vous n'en êtes pas un peu plus contente ? Il y a mille ans qu'on ne vous a vue. Je vous plains fort de votre *régime* et me réjouis pour vous qu'il soit passé, je vous embrasse de tout mon cœur.

*La carte suivante dénote chez M<sup>me</sup> de Corcelles une culture artistique réelle.*

Je n'eus pas le tems, ma chère amie, de vous remercier du plaisir que me fit la belle acanthe. Je la saluais avec une sorte de vénération et comme l'origine de l'ordre corinthien. L'enthousiasme qu'elle me fit éprouver m'aida à soutenir l'extrême

chaleur de la route et tout le mal être qui m'a suivi ici, où j'espère me rétablir. On ne peut être plus dépenaillée que je le suis. Lorsqu'on est soi-même malade, on trouve mauvais visage aux autres. Cela m'arrive souvent et l'on s'inquiète de leur santé plus que de raison.

Bonjour, très chère, je suis toute à vous.

Malgré l'envie que j'avais, ma chère amie, d'aller vous embrasser chez vous, avant de monter le Jorat, je n'en trouvai pas la force et voilà comme très souvent je ne puis faire ce que le cœur me dicte ; j'espère que vous êtes contents de la belle pluye que je vous ai faite ; pour nous, elle commence déjà à nous ennuyer, parce qu'elle mouille notre brin de foin et m'empêche de visiter nos petits alentours ; il n'y a pas moyen même de commercer avec la *Moille Chéry*<sup>58</sup>. J'ay ouï parler d'une fête Walmoden et je suis on ne peut pas plus curieuse d'en savoir quelques détails et *si l'amour en a fait sa conquête*. Ne vous amusez cependant pas trop sans moi, mes chers amis. Je suis à vous.

---

<sup>58</sup> On appelle Moille dans le Jorat une région marécageuse. Des maisons forestières se trouvent parfois auprès de ces prairies. Il y a encore la Moille Margot, la Moille Saugeon, etc.

Demi-pied de neige au Jorat, et autant dans ma tête, chère amie ; avec cela nous allons à « l'Evêque » ; eh ! le moyen de s'en défendre ; nous espérons, mon camarade et moy, que nous vous y trouverons, mes bons amis. Je ne sais personne qui y soit, faites-nous dire comment vous êtes.

Ma très chère, sans doute les circonstances sont des sottises, et vous savez qu'elles me servent toujours aussi mal, cette neige me flanqua une jolie crampe dans l'estomac. Je me suis mise au lit avec de l'Ofman (*sic*) et me voilà mieux, mais je ne devrais pas sortir du tout, je tenais cependant au plaisir d'être avec vous.

Je vous tiens bien compte, chère amie, de votre bonne idée de me venir voir. J'ai besoin de sentir l'air, je suis jaune et me veux faire un beau teint pour votre société de demain.

Ma chère amie, je n'allais point vous dire adieu mardi, avant mon départ, c'est que j'étais mal disposée et que je ne voulois pas me montrer avec une sottise humeur qui n'avait pas le sens commun, car j'étais bien aise de venir à la campagne où nous nous trouvons à merveille ; j'y pense à vous et à votre mary avec bien de la tendresse et de l'amitié. Avez-vous fait votre voyage, en avez-vous

eu du plaisir, je le souhaite, car j'aime votre amusement ; je n'ai que le tems ce soir de vous embrasser, mon cher cœur, une autre fois je jaseray à mon aise avec vous. Corcelles est content comme un sauvage, de Hennezel est très amusant, tous les deux vous offrent leurs hommages et moy je suis toute à vous.

Ce vendredy.

*Les billets suivants font venir l'eau à la bouche.*

Je vous espère tantôt, mes chers amis, si vous voulez, nous resterons ensemble, si vous avez un petit rôti de boucherie à m'apporter, j'ay du poisson, des haricots et une tarte aux fruits, je crois que cela peut s'appeler un beau souper.

*Ou encore :*

Seriez-vous tentée, ma belle, de venir manger tantôt une salée avec nos bonnes mères dans ma chambre, vous seriez pour elles un vrai régal, tous nos hommes seront à la société et cette petite soirée en femmes me fait plaisir d'avance.

J'étais bien fâchée, chère amie, de vous laisser si languissante et je demande à grands cris de vos

nouvelles ; je suis fort bien encore, dès que j'aurai retrouvé ma tête, je l'employerai à causer avec vous ; ah ! que j'aimerais vous tenir ici avec Marianne. Dites-moy lorsque le tems aura fait sa pleurée si nous n'aurons pas le bien de vous voir venir par ce petit chemin que vous savez et où votre vue me causa tant de joye. Marianne vous dit cent amitiés, Corcelles vous offre ses obéissances et moy je vous embrasse et Sévery, très tendrement.

Êtes-vous tous les deux aussi bien que je le désire, pour moy, il me semble que je vais à noce tant ce levraut que nous devons manger chez vous, me fait plaisir, mais dites-moi sincèrement si ce souper ne vous fera point de mal et ne gênera pas le rhume de votre mari, et puis si vous voulez que je porte quelques plats ? bonjour, mes chers amis.

Nous nous réjouissons beaucoup, mon camarade et moy, chère amie, de manger de petites morilles avec vous ce soir. En attendant, je vous suis tant obligée de celles que vous m'envoyez. Nous avons promené Wilhelm qui nous a fait plaisir et ne s'est pas ennuyé. M<sup>lle</sup> de Bavois lui a prescrit de vous dire que nous avons vu une *maison de plaisance*. Malgré des soins à retenir ce mot, j'ai peur qu'il n'en ait rendu le sens par le mot de *joye*.

Bonjour, mon cher cœur, je me porte à ravir et me fais un plaisir d'être avec vous de cinq à onze heures.

La petite femme propose de mêler nos soupers après la société, elle a des pigeons, moy un gigot entamé et des légumes, voyez mes chers et très chers amis, si vous pouvez y joindre une bagatelle, l'essentiel, c'est d'être ensemble et de ne pas perdre des moments. À propos de perdre ou de gagner, il me vient une idée. Je pars jeudi pour Corcelles ; si vous pouviez m'y venir voir vendredi et renouer la partie comme vous l'aviez projetée, ce seroit trop charmant pour moi. Je me fais fort belle pour votre société.

*Nous n'avons pas trouvé dans nos archives de renseignements précis sur les toilettes des femmes à cette époque. Plusieurs lettres et cartes nous donnent des détails sur leurs ajustements. Les pierres de santé sont très à la mode.*

*Une des amies de M<sup>me</sup> de Corcelles écrit :*

Je suis si aise, ma chère voisine, que votre santé vous permette d'aller avec Sabine de Cerjat à la Redoute, je vous demande si vous ne voudriez



point de grenats ou de pierres de santé, en ce cas disposez de tout ce qui m'appartient. Vous savez que j'ai plus de plaisir à les voir parer votre jolie tête que celle de votre maussade

MADELEINE.

*Et encore :*

Permettez-vous, ma chère voisine, à Cavalli de vous offrir ces plumaches qu'elle a retrouvées ; elle n'ose le faire que parce qu'elle a entendu que vous n'en aviez point trouvé et que sûrement elles vous iront mieux qu'à personne ; elle est désolée de ne posséder que celles-là. Elle demande comment vous vous portez ; elle espère de vous voir à la société.

*Des préparatifs de comédie font dire à M<sup>me</sup> de Corcelles :*

Ma chère amie, M<sup>me</sup> Golowkin, ne songe point aux « mœurs », ainsi gardez votre rôle et n'en faites pas seulement la politesse, car il vous va bien, et n'iroit pas à d'autres ; elle voudrait un opéra-comique, au reste Madelon ne peut pas prendre Cydalise, il faut que M<sup>lle</sup> de Bavois le joue. Si j'avais moins à apprendre, je l'essaierais ; la petite femme fera Lucile. Elle va à la société. Je ne

say si encore je m'y rendrai, le coin du feu est bien joli quand il neige.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

Ma chère madame, dit encore la même, on donne chez M. le bourgmestre, le jour de l'an, un souper avec permission d'y mener quelques-uns de nos amis, voudrez-vous, M. de Sévery et vous, nous faire à tous le plaisir d'en être ? La petite femme et j'espère les Bressonnaz en sont. Ce me sera un bon augure de commencer ainsi l'année.

*Ayant retrouvé à la Bibliothèque de Genève, toujours accueillante aux chercheurs, quelques lettres de cette femme attachante, nous les donnons aussi.*

*Ces épîtres de Louise de Corcelles sont adressées à Charles de Constant, son neveu. Celui-ci était fils du major Samuel de Constant, le correspondant de Voltaire, et de Charlotte Pictet, sa première femme.*

*Dans le captivant ouvrage de M<sup>lle</sup> Lucie Achard, qui a pour titre « Rosalie de Constant, sa famille et ses amis », nous voyons que Charles de Cons-*

*tant, frère de Rosalie, âgé de seize ans seulement, s'embarqua en 1779 pour la Chine, sur un navire frété par Joseph II, dans le but d'établir à Canton une factorerie destinée à mettre en valeur les fonctions impériales en Extrême-Orient. Le jeune (de) Constant devait la diriger avec deux personnes venues sur le même bâtiment que lui. Les vaisseaux d'Europe n'arrivaient alors en Chine qu'une fois par an, en automne ; or, une et même deux saisons ayant passé sans apporter ni ordres, ni argent, ni nouvelles de sa famille au malheureux jeune homme, celui-ci était en proie à un profond découragement. Les rares amis qu'il s'était faits lui ayant conseillé de regagner l'Europe, il mit à la voile (le 20 février 1782) et, après neuf mois de navigation, débarqua à Portsmouth. L'accueil de son père fut plutôt froid, ce qui engagea le jeune de Constant, muni de nouvelles instructions, à mettre une seconde fois le cap sur la Chine, le 23 janvier 1783. Chose étrange, quatre années s'écoulèrent encore sans qu'il reçut aucune nouvelle des siens et cependant il leur adressait souvent des lettres désolées, auxquelles il joignait des ballots contenant les produits de l'Extrême Orient, thé, porcelaines et soieries. Pendant son séjour en Europe, entre son second et son troisième voyage au Céleste empire, il*

*fut près de se marier, mais ses conditions de fortune rebutèrent la fiancée. Il repartit une troisième fois pour la Chine en janvier 1789. Nous le voyons revenir définitivement en Europe en 1810. Fixé momentanément en Angleterre, il se maria avec M<sup>lle</sup> Ninette Achard, dont il eut deux filles et mourut en 1835, à Genève, dans sa propriété de Saint-Jean. Durant son exil au pays du Soleil levant, Madame de Corcelles lui adressa les quelques lettres qui suivent et dans lesquelles nous retrouvons le charme de son style et la bonne grâce qu'elle mettait à exprimer ses sentiments.*

*La famille de M. de Constant la tenant au courant de tous les événements qui l'intéressaient, M<sup>me</sup> de Corcelles joignait à ces lettres des messages d'amitié.*

15 janvier 1790.

Je viens vous chercher à la Chine, mon très cher Charles, et je vous crois établi en pleine occupation, gai, content. Si contre mes souhaits, quelques moments d'ennui se mêlaient de vous assaillir, je vous vois les combattre avec le courage, que je vous connais et l'espoir de l'avenir, ayant pour perspective et point d'appui, votre patrie, votre

bienheureuse et paisible Suisse qui vous attend. La Chablère<sup>59</sup> ceux qui l'habitent et jusqu'au pauvre « Filou » qui écoutent le moment de votre arrivée. Je m'avise aussi, mon cher ami, de dresser comme lui mes oreilles. Je crains de rester encore bien du temps dans cette attitude, mais enfin, le pauvre chien et moi, nous ne serons pas trompés dans notre espérance, à moins que nous ne nous avisions de crever, ce dont je n'ai, moi, aucune envie, car ne vous en déplaise, mon bon ami, j'ai encore je ne sais combien de Chinois et de bateaux chinois à broder et si l'on me demande, pourquoi je me suis vouée à cette occupation, il me serait aisé de répondre que mon cœur et mon imagination sont à Canton, arrêtés et fixés là, tant que vous l'habitez ; rien n'est si vrai, mon cher Charles, que ma pensée et mes vœux vous ont suivis ; c'est avec ce secours que nous rapprochons et trompons les distances et traversons les mers pour vous atteindre et vous dire mille tendresses. Ne les entendez-vous pas ? oh ! je le crois, vous connaissez assez, combien vous êtes aimé de votre vieille tante pour deviner ce que l'ingrat et stérile papier

---

<sup>59</sup> Cette belle propriété au N.-O. de Lausanne était alors possédée par la famille de Constant.

ne pourra vous exprimer, et qui sait si seulement il vous parviendra ? Vous avez tant de choses de M. de Corcelles, des St-Cierge et de tout ce qui se trouve autour de moi, que je ne puis y suffire. Croyez que vous êtes estimé et chéri de tout ce qui vous connaît et recevez, très cher et bien-aimé Charles, mes bénédictions, mes vœux et mes plus tendres sentiments. Le 15 janvier, il y a un an bien révolu que vous êtes parti, que ne puis-je fixer avec autant de précision, le temps de votre retour.

Lausanne, 4 octobre 1790.

Je viens, mon cher, mon très excellent Charles, d'assister au développement de votre caisse de la Chine ; représentez-vous toute votre famille, dans le salon de la Chablière empressée autour de ces nouveautés ? la curiosité, bien moins que le tendre intérêt animait nos mouvements. Que de goût, que de choix dans toutes ces choses rares ! Ce bon Charles, il a pensé à tout. — Voyez ceci, voyez cela ! il n'oublie personne, pas même sa vieille tante ; ah ! des couleurs pour elle, et ces jolies soucoupes ! Tous ces objets ont reçu mille baisers, toujours accompagnés de bénédictions en faveur de celui qui me les adresse. Que ne puis-je fabriquer avec d'aussi bons secours quelques belles

peintures pour vous être envoyées ! Mais que seraient-elles en comparaison des trois tableaux représentant la rade de Canton. Nous les admirons, et plus on s'y connaît et plus on les admire, de même que vos trois dessins qui sont encore plus précieux, puisqu'ils sont de la main de notre ami. Hélas ! quand le reverrons-nous, ce cher et bien-aimé ? Combien de soupirs vont traverser les mers, pour lui exprimer notre tendre affection avant que nous puissions jouir de sa présence ! Mais ne désespérons point, oui, je veux me flatter du bonheur de l'embrasser avant que je meure, et qu'avec lui, il rapporte tout ce qui peut contribuer à sa félicité, à son bien-être, à sa liberté. — Votre vue de l'île de France nous rappelle Virginie et nous avons reconnu son aspect, et ces débris de vaisseaux qui surnagent n'ont pas laissé de nous émouvoir. Nous sommes dans l'attente d'apprendre si vous avez fait le voyage de Pékin ; le journal en serait intéressant. Apprenez, mon bon ami, que nous nous sommes nourris très longtemps de celui de votre route sur mer, cela s'avalait comme du sucre et on allait l'écouter avec ardeur, ceux que votre famille admettait dans ces moments-là s'en croyaient membres, tant on le trouvait intéressant ; mais combien celui de votre retour nous paraîtra plus agréable encore ! Recevez mille bonnes

amitiés de chaque individu de notre maison, M. de Corcelles, etc. J'y joins le tendre souvenir de M. Servan qui passe l'hiver avec nous. Les Saint-Cierge veulent aussi que je vous parle d'eux ; recevez les vœux de tous, et particulièrement les miens. Je doute que les sentiments d'une mère pour son fils puissent être plus tendres que ceux, mon cher Charles, dont mon cœur est rempli pour vous.

L. DE CORCELLES.

14 juin 1791.

Le plaisir de recevoir de vos nouvelles tant attendues a bien été troublé, mon cher Charles, par le détail de votre cruelle maladie, nous avons ressenti tous les maux que vous avez éprouvés et béni le ciel de votre guérison en l'invoquant pour le parfait retour d'une santé aussi chère. Je ne vous dirai point que tous vos amis (et vous en avez beaucoup) ont perdu cette sécurité qui nous faisait soutenir votre absence et qu'au chagrin d'être ainsi loin de vous se joint l'inquiétude d'ignorer quel est votre état physique. Que de vœux ne formons-nous pas, pour votre bien-être, cher et bon ami, à tous les égards possibles. N'entendez-vous pas nos cœurs et l'ensemble de ces désirs ardents pour le



bonheur du plus aimable et du plus méritant des hommes ? Vous apprendrez avec sensibilité, j'en suis bien sûre, que notre ange d'Alexandrine nous fut enlevée, subitement, il y a six mois. Vous connaissiez ses agréments, mais depuis vous, cet être aimable avait acquis tant de solidité, tant de vertus, qu'on pouvait sans exagération la trouver parfaite, c'est au moment où elle nous devenait plus chère qu'elle nous fût ôtée ! Ce n'est pas à nous à juger les voies de la Providence. Adorer et se taire est tout ce que peuvent faire les pauvres mortels. Mais il est des privations bien déchirantes ; donnez quelques larmes à celle que nous regrettons, mon cher et digne ami. Il est des cas où ce qui paraissait devoir faire notre félicité, en échappant de nos mains, nous afflige et nous déconcerte. Hélas ! c'est alors souvent que nous devons bénir Dieu de nous l'ôter. Tant d'erreurs, tant d'ignorance, tant d'illusions nous entourent que nous ne pouvons guère juger nous-même, de ce qui nous est bon. Recevez, très cher et bien-aimé Charles, les tendres amitiés de tous mes entours, tous vous chérissent, vous estiment, et vous inspirez un intérêt aussi général que sincère. Jouissez de ce bien dans toute son étendue. Votre âme noble et sensible n'en peut désirer de plus grand. Quand aurais-je le bonheur de vous revoir assis et tran-

quille, dans ce coin de ma chambre, où je reçus vos adieux ? qui me pénétrèrent de tant de regrets ? L'on s'y entretient souvent de vous. M. Servan qui est ici depuis un an, en refuge, ne cesse de parler de son ami le Chinois, il vous est bien attaché. Vous m'avez envoyé les matériaux les plus précieux pour les amusements dont je charme mes loisirs, couleurs, soies, etc., etc. J'assistais à l'ouverture de votre caisse et j'aurais voulu baiser chaque chose où l'on reconnaissait votre goût et votre envie de faire plaisir ; mais ce qui fut plus cher à votre famille et à moi, c'est la peinture du lieu que vous habitez, elle fixe notre imagination, et nous croyons vous voir marcher et agir, sur cette plage de Canton. Puissiez-vous y prospérer promptement et la quitter dans peu. Vos bonnes et aimables sœurs vous disent et vous rendent compte de toutes les choses qui méritent de vous être écrites, ainsi je me restreins à vous assurer de ma tendre amitié et de tous mes sentiments. Adieu, cher et excellent ami, je suis entièrement à vous.

L. DE CORCELLES.

Votre frère Victor<sup>60</sup> est à souhait, figure et caractère. Il a conservé cette gaieté enfantine et franche qui, à son âge, indique les meilleures dispositions, il est et sera toujours plus digne de vous, et je vous en félicite.

Ce 28 novembre 1791.

Nous n'avons pas eu assez de vos nouvelles cette année, mon bien-aimé Charles, et j'en désirerais bien vivement encore ; cet intérêt est toujours pressant pour nous et nos cœurs brûlaient d'apprendre l'état de votre santé, pourrions-nous être assez rassurés sur cet objet-là ? C'est dans cette inquiétude que nous a laissé votre cruelle maladie dont l'affreuse distance qui nous sépare fait encore sentir la rigueur. Quand serez-vous à portée de nous instruire de ce qui vous regarde, cher ami, sans qu'il faille attendre six grands mois ! et chercher des expédients pour faire parvenir au travers de toutes les mers du monde, à notre infiniment cher Chinois, l'expression de nos sentiments ? Quand saurons-nous que la poupe du

---

<sup>60</sup> Le futur général, qui, après avoir échappé au massacre du 10 août, prit du service en Hollande et contribua au gain de la bataille de Waterloo par les alliés.

vaisseau qui le ramène est tournée du côté de l'Europe ? Que de souhaits m'agitent ! et de combien de vœux mon âme est remplie pour vous, mon bon ami ; je me plais à voir cette rade de Canton que notre imagination croit vous voir parcourir. Je vous parle comme si vous pouviez m'entendre ! Je vous invite, je vous conjure de nous revenir ! Combien de fois, je me surprends à baiser avec tendresse l'éventail que je tiens de vous ! N'entendez-vous pas tout ce que nous disons, vos sœurs, vos frères et moi, en parlant de notre Charles ? Je ne vous dis point de nouvelles de la Chablière, ce paquet où l'on me permet de glisser un mot vous en donne abondamment ; mais quels que soient les sentiments de votre famille, je les partage et malheureusement j'ai bien plus à me plaindre avec eux, que de nous féliciter. Il semble que l'état de crise soit assez général, cependant je trouve votre père assez bien et tout ce qui vous tient de près jouit d'une assez bonne santé. Il n'y a que le pauvre M. de Charrière qui nous fait craindre de le perdre.

J'ai peu fait usage encore de vos belles couleurs. Je vous attends pour m'enseigner à les faire valoir, et voilà comment va la vie, l'on n'existe que dans l'avenir, dans l'attente de quelques biens qui nous manquent ; puissiez-vous, cher ami, avoir lieu

d'être content du moment présent, et que toutes vos espérances se réalisent. J'ai trop peu de place pour la remplir de toutes les amitiés que je suis chargée de vous faire parvenir, des habitants de notre maison, tous ceux qui vous connaissent vous aiment et s'intéressent à vous, mais moy, moy, cher ami, je les défie tous à cet égard, et je vous prie de croire qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que

L. DE CORCELLES.

*Transcrivons, pour finir, le couplet de l'Oiseau vert<sup>61</sup>, consacré à M<sup>me</sup> de Corcelles, qui y est surnommée Douée, il résumera les qualités que nous nous sommes plu à relever chez cette aimable femme.*

*Nous t'assurons le talent, le génie,  
L'art de te faire aimer, la sensibilité.  
La prudence, la fermeté,  
Cette douce philosophie.  
Compagne de l'aménité  
Qui toujours soutient la gaîté !  
Ah ! que ne pouvons-nous t'assurer la santé !  
Mais l'amitié tendre et fidèle,*

---

<sup>61</sup> Conte auquel il a été fait allusion plus haut.

*Veillant sans cesse sur tes jours,  
Trouvera le prix de son zèle  
Dans l'art d'en prolonger le cours.*



# **Ce livre numérique**

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en mai 2014.**

## **— Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

## **— Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> W. de Sévery, *Madame de Corcelles et ses amis, Lausanne, Spes, s. d. [1924]*. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Le pré face aux Préalpes*, a été prise par Laura Barr-Wells le 20.10.2011.

## — **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## — **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

## — **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gra-



tuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

**[www.noslivres.net](http://www.noslivres.net)**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.